

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 47

MONTREAL, 21 MARS 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



MLLE ATHLETA, la femme la plus forte du monde, qui lance un défi aux champions canadiens Louis Cyr et Horace Barré

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tirage du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE FRONTISPICE

Il nous a paru intéressant de consacrer notre frontispice à Mademoiselle Athleta, l'athlétique Parisienne qui se prétend la femme la plus forte du monde, et qui vient d'en lancer tout particulièrement le défi à nos champions canadiens, Louis Cyr et Horace Barré.

Mademoiselle Athleta, s'il faut en croire les autorités sportives et médicales de France, est un véritable phénomène. On prétend qu'elle n'a pas son rival sur tout le globe terrestre.

La parole est à nos hommes forts canadiens.

Le monde du sport attendra leur réponse avec anxiété.

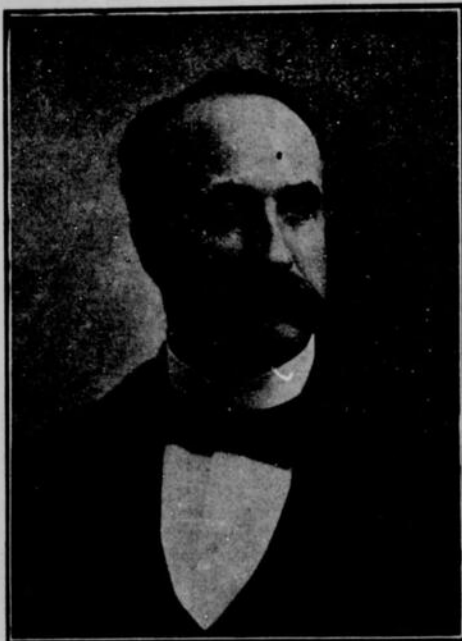
DEUX ARTICLES SPÉCIAUX

Les lecteurs de l'"Album Universel" ont la bonne fortune, cette semaine, de deux articles spéciaux que nous devons à deux excellentes plumes canadiennes. L'un, en prose, "Conte de carême", signé Colombie, contient, sous son air modeste, une haute leçon de philosophie vraiment chrétienne. L'autre, en vers, est de Monsieur W. Chapman, une de nos gloires littéraires.

Nos lecteurs feraient bien de ne pas tourner la page 1112 sans la lire attentivement.

M. WILLIAM CHAPMAN

Nos lecteurs doivent savoir déjà, pour l'avoir lu dans les journaux quotidiens, que M. P. H. Chabot, d'Ottawa, a pris l'initiative d'une souscription nationale pour permettre à M. William Chapman d'aller faire imprimer ses œuvres poétiques à Pa-



M. P. H. CHABOT.

ris. C'est leur être agréable, croyons-nous, de leur donner, en même temps que le portrait de M. Chabot, dans cette colonne même, celui de monsieur Chapman, en la page 1113, et une pièce de vers inédite du sympathique poète, en la page 1112.

MON RÊVE

[Pour l'ALBUM UNIVERSEL]

A Mademoiselle M. A.....

Mon rêve, tu le sais, c'est de vouloir te plaire,
C'est d'apprendre à t'aimer, à toujours te chérir ;
C'est d'être à tes genoux, t'adorer, te complaire ;
C'est cueillir tes aveux, tes larmes, tes sourires ;
C'est de te contempler, de te voir, de t'entendre ;
C'est respirer ton cœur qui me charme et m'enivre ;
C'est te dire les mots les plus doux, les plus ten-

dres ;
C'est imiter l'oiseau qui, tremblant sous le givre,
S'envole en grelottant au bord de ta fenêtre ;
C'est d'être le rayon du gai soleil levant,
Qui tout discrètement en ta chambre pénètre ;
C'est te suivre partout, du Couchant au Levant,
Et du Nord au Midi, de l'aurore jusqu'au soir ;
Partout où je te vois : dans l'onde et le nuage,
Au bord du clair ruisseau, au sein de la nuit noire ;
Au milieu des bles d'or, au sein du vert feuillage ;
Partout où je t'entends : dans la brise qui pleure ;
Dans le murmure des flots, dans le bruit des tem-

pêtes ;
Dans la voie du torrent, dans le timbre de l'heure ;
Dans le chant des oiseaux et dans celui des fêtes ;
Oui, partout te suivre, t'entendre et te voir,
C'est là tout mon bonheur et c'est là tout mon

rêve,
C'est là ce que j'attends et ce qui rend l'espoir
A mon cœur qui te suit sans repos et sans trêve.
ALPHONSE.

Montréal, 5 mars, 1903.

L'UNION STE-CÉCILE

Fondée en septembre 1897, par M. J. E. Bernier et une quinzaine de jeunes musiciens, cette association a depuis lors marché de succès en succès, et est maintenant l'une des plus florissantes de la ville de Montréal, comptant plus de 150 membres qui se recrutent parmi l'élite de notre jeunesse canadienne. Un comité toujours actif composé de douze des membres de l'association, et guidé par l'habile direction de l'association, assurait, il y a quelques mois, l'existence sociale et légale de cette union, en déposant au greffe des Tutelles et faisant enregistrer son titre.

L'Union Ste Cécile a aussi fait connaître au public son programme tout entier, qui est l'étude, la pratique et la propagation de l'art musical sous toutes les formes.

L'association possède maintenant de superbes salons, salle de billard, de pool, bibliothèque, etc., au No 46 rue St Hubert, où tous les amis de l'association sont les bienvenus.

C'est là que se donnent des leçons de musique sous la direction de professeurs dont le talent et l'habileté sont reconnus.

C'est là encore que, dans le cours de l'hiver, les membres et les amis de l'association ont l'occasion d'entendre traiter des questions d'art et de musique en particulier, par des conférenciers intéressants, dont la plupart sont des membres de l'association.

C'est là, enfin, que l'on met à l'étude et que l'on prépare des œuvres de maîtres pour les soirées que l'Union offre à ses amis, qui l'ont si fidèlement et si généreusement patronnée.

Les principaux bienfaiteurs de l'association sont : M. F. D. Monk, président honoraire ; Rév. J. B. Jobin, vice-président honoraire ; l'Hon. J. I. Tarte, Sir Wm H. Hingston, MM. James Cochrane, maire ; R. Forget, l'échevin Laporte, l'Hon. L. Beaulieu, etc., etc.

L'aumônier est M. l'abbé Richard, vicaire à St Jacques. Le président actuel, M. Aug. Hubert, est un homme de mérite et de tact.

La meilleure harmonie règne parmi les membres, et lorsqu'on entre à l'Union Ste Cécile, on sent que l'on est chez soi.

Tous les amateurs instrumentistes ou vocalistes devraient faire partie de cette excellente et unique association dans son genre.

Maintenant, il est bon de dire que, pour appartenir à l'Union, il n'est pas nécessaire d'être tous musiciens, on aide à l'association dans ses différentes œuvres.

Jeunes gens de bonnes familles, allez visiter l'Union Ste Cécile, et si vous tenez à entrer dans une distinguée association canadienne-française, c'est là que vous la trouverez.

NOS SUCCÈS THÉÂTRAUX

M. PAUL CAZENEUVE DANS HAMLET.

M. Paul Cazenueve, l'artiste aimé des foules, a remporté un véritable succès dans Hamlet, représenté dernièrement au Théâtre National Français. Nous avons cru devoir en laisser un souvenir à



nos lecteurs, sous la forme d'une excellente photographie, prise spécialement pour l'"Album Universel", par l'artiste Richard, 1618 rue Sainte-Catherine.

NOS MODES

Nous attirons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur l'inauguration, dans le présent numéro, d'un nouveau service de modes.

Ces photographies, prises spécialement pour l'"Album Universel", par la maison Laprés et La vergne, ont un cachet inédit d'originalité et de nouveauté que nos lectrices trouveront très intéressant, nous en sommes certain.

LA MAISON VALLIÈRES

Nous nous faisons un devoir d'appeler l'attention du public et particulièrement de nos lecteurs sur la grande exposition de modes de la maison Vallières, annoncée pour le 21 courant.

La maison Vallières, 1459 rue Sainte-Catherine, est, non seulement l'une des mieux achalandées de l'Est, mais de toute la ville. Pour plus amples détails, voir la page 1128.

—Les chapeliers pour dames parlent de se mettre en grève.

—Ma chère ! comment nous coifferons-nous cet hiver ?

—De chapeaux en Espagne !

• • •

Capitaliste et propriétaire, M. Dupont, qui a le plus grand mal à faire rentrer ses termes, se plaint de la dureté des temps.

—Je suis victime, dit-il, de la baisse du loyer de l'argent et de la rareté de l'argent du loyer !

UN DISCOURS POLITIQUE PAR SEMAINE

AUX IRLANDAIS, A L'OCCASION DE LA SAINT-PATRICE

Nobles enfants de la Verte Erin,

Voilà revenue (17 mars) la fête de la St Patrice, la fête nationale de l'Irlande, la fête nationale des Irlandais dispersés dans tous les pays du monde. Qu'il me soit permis, à moi, d'origine française, de joindre en ce jour ma voix à la vôtre et de crier, dans la langue de vos pères : "Erin go bragh !"

Ce n'est pas une faveur qu'en cela je réclame, c'est un droit; car saint Patrice, — apprenez-le une bonne fois si vous ne l'avez jamais su, — saint Patrice, dis-je, était un Français.

Oui, un Français ! Par sa naissance, puisqu'il vit le jour en France, à Gesoriac, aujourd'hui Boulogne-sur-mer; par son éducation, puisqu'il fit ses classes en France, à Marmoutier, près de Tours; par sa consécration sacerdotale, puisqu'il la reçut en France, des mains de l'évêque d'Auxerre, le jour où il vous fut envoyé comme missionnaire; par son apostolat chez vous, puisqu'il consista à vous inspirer le sentiment français autant que le sentiment chrétien.

Donc, c'est de droit qu'en ce jour de la St Patrice, moi, Français d'origine, je mêle ma voix à la vôtre pour acclamer votre saint patron : "Erin go bragh !"

Oserait-on dire que c'est même un devoir ? Ceux-là auraient pour eux la communauté de langue qui rapprochait naguère les côtes d'Irlande et de Bretagne, cette communauté de langue qui fait qu'aujourd'hui encore le gaélique fréquente avec le bas breton.

Ceux-là auraient pour eux la science ethnographique, qui veut que les populations de France et d'Irlande soient de commune race celtique.

Ceux-là auraient pour eux la tradition historique, qui veut que les populations de France et d'Irlande, bien avant Fontenoy et sans interruption depuis, aient fraternisé en toute occasion.

Mais oseraient-ils soutenir que cette prétendue obligation pour l'élément français en général de sympathiser avec l'élément irlandais trouve son application au Canada ?

Dites-moi plutôt ce que vous en pensez vous-mêmes, nobles enfants de la Verte Erin; je vous prends comme juges.

N'est-il pas vrai qu'aux premiers jours de la Nouvelle France, nos aïeux, dans leurs guerres journalières avec les colons de la Nouvelle Angleterre, avaient en face d'eux, sur les champs de bataille, autant d'Irlandais que d'Anglais et d'Ecosais ?

N'est-il pas vrai qu'aux dernières batailles qui amenèrent la chute de Québec et de Montréal, les soldats de Montcalm avaient en face d'eux autant d'Irlandais que d'Ecosais et d'Anglais ?

N'est-il pas vrai que, lors de l'invasion du Canada par les Américains, en 1812, nos pères trouvèrent en face d'eux, à Châteauguay, autant d'Irlandais d'origine que d'Ecosais et d'Anglais ?

N'est-il pas vrai qu'aux jours sombres de 1837-38, la soldatesque qui, par haine du nom français, bombardait St Eustache et incendia St Charles, comptait autant d'Irlandais que d'Ecosais et d'Anglais ?

N'est-il pas vrai que les invasions féniennes qui menacèrent le Canada français, en 1866, se composaient exclusivement d'Irlandais ?

La bonne blague en vérité de venir nous dire à nous, Canadiens d'origine française, que par la tradition historique ayant cours en France, nous sommes tenus de mêler nos acclamations à celles des Irlandais, dans la célébration de leur fête nationale !

Si des fastes militaires nous passons aux annales civiles, politiques et religieuses, qu'y trouvons-nous à l'appui de cette prétention qui tend à faire des Irlandais les meilleurs amis des Canadiens-français ? C'est vous encore que je prends pour juges, nobles enfants de la Verte Erin.

Qui donc a introduit au Canada ces ferments de discorde civile et religieuse, qui, sous leurs cocardes respectives jaune et verte, ont déjà ensanglanté les rues de Montréal, et par leur tendance à pousser les protestants contre les catholiques, constituent un danger national pour le Canada français; qui donc si ce n'est les Irlandais ?

Qui, dans cette même ville de Montréal, au lendemain des fléaux qui décimaient l'Irlande — famine, choléra et typhus — fléaux si noblement combattus par le Canada français; qui, dis-je, bien avant les Italiens, a le premier posé ce facteur de discorde ouvrière, du travail par groupes nationaux en opposition à l'élément français ? Qui, si ce n'est les Irlandais ?

Qui, en cette même ville de Montréal, a, des années durant, par un pacte avec l'élément anglais, empêché l'élément français, le plus nombreux de tous les groupes nationaux d'alors, en attendant qu'il devint la majorité absolue; qui, dis-je, a empêché l'élément français d'avoir à l'hôtel-de-ville sa juste part d'influence dans l'administration des affaires municipales ? Qui, si ce n'est les Irlandais ?

Qui donc, enfin, dans ce prolongement religieux du Canada français que sont les Etats de la Nouvelle Angleterre, où l'élément français a bâti à peu près toutes les églises catholiques qu'on y trouve; qui, dis-je, empêche systématiquement les Canadiens-français de parler leur langue maternelle et d'avoir dans le sacerdoce, et surtout dans l'épiscopat, une représentation proportionnelle à leur nombre ? Qui, si ce n'est les Irlandais ?

Finie, n'est-ce pas, finie la blague qui, selon certains nationalistes de profession, commande aux Canadiens-français d'acclamer en toute occasion l'Irlande et les Irlandais par opposition à l'Angleterre; nous l'acclamons de droit, mais non pas d'obligation.

Oui, nobles enfants de la Verte Erin, nous, Canadiens-français, nous acclamons l'Irlande pour le sens d'une parenté éloignée, qui ne doit avoir rien d'hostile toutefois à l'égard de l'étranger qu'est pour nous l'Anglo-Saxon.

Nous acclamons l'Irlande pour les gloires qu'elle a données naguère aux sciences, aux lettres, à l'Eglise, à l'humanité entière, mais c'est sans préjudice de l'admiration que nous professons pour le génie politique et commercial de l'Angleterre.

Nous acclamons l'Irlande pour les malheurs nationaux qu'elle a éprouvés, mais c'est sans préjudice du droit que nous avons de distinguer entre ceux qui lui sont venus du dedans et ceux qui lui sont venus du dehors.

Nous acclamons l'Irlande pour la vaillance de ses soldats, les meilleurs qui soient dans l'armée anglaise, mais c'est sans préjudice de notre étonnement de voir que toute cette vaillance n'a rien produit jusqu'à ce jour pour l'émancipation nationale des Irlandais.

Nous acclamons l'Irlande pour l'éloquence proverbiale de ses orateurs mais c'est sans préjudice de l'étonnement que nous fait éprouver leur engouement pour l'anglais, la langue de leurs vainqueurs, et le délaissement complet du gaélique, leur propre langue nationale.

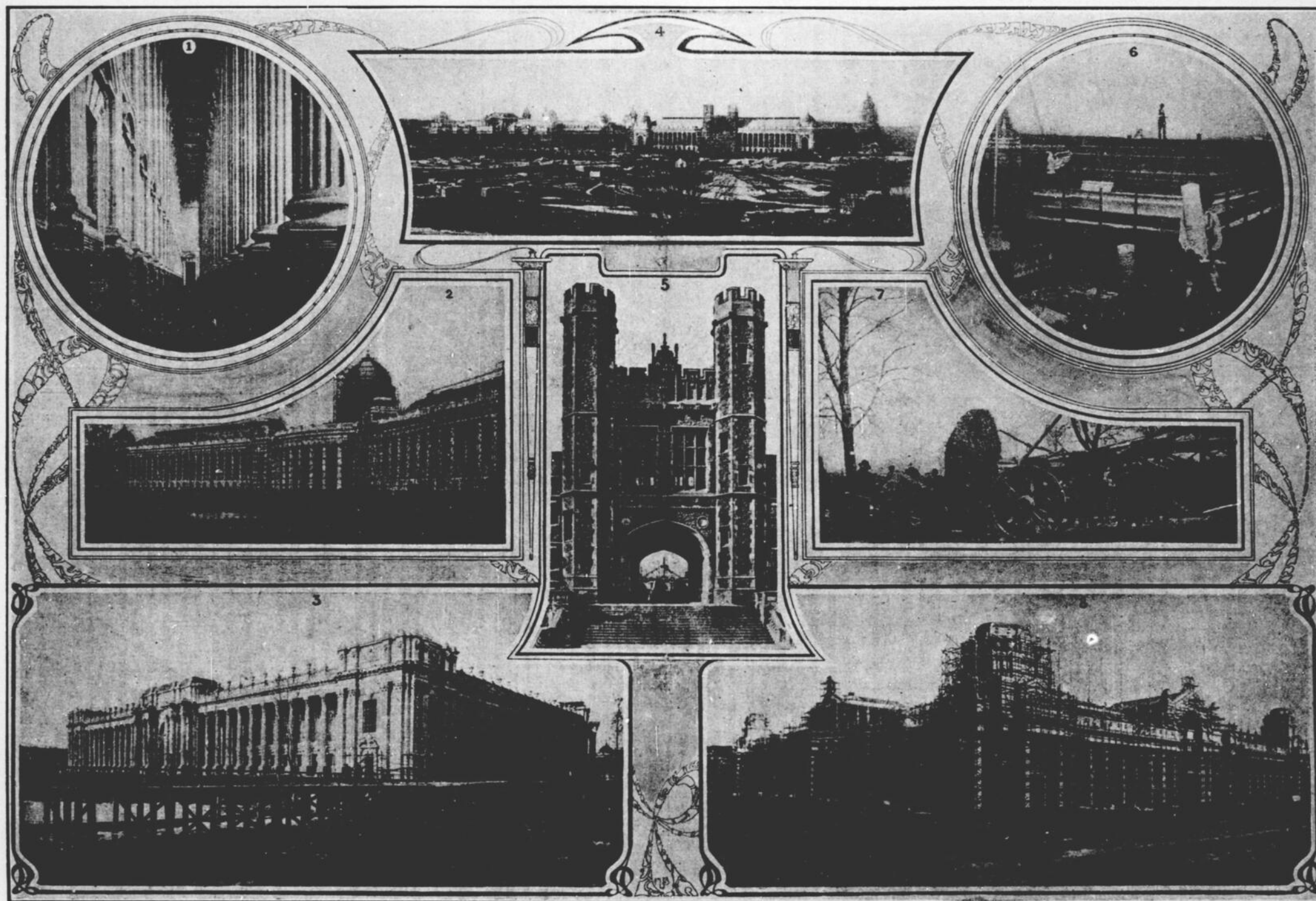
Bref, nous acclamons l'Irlande pour trente-six mille raisons dont la première et dernière est qu'il nous plaît de l'acclamer, mais c'est sans préjudice du droit que nous avons de dégager notre cause de la sienne, quand l'occasion se présente de remettre les choses en leur place.

Tout cela soit dit sans rancœur, comme explication de peuple à peuple, avec la franchise qui doit exister d'homme à homme dans les affaires susceptibles d'éloigner les uns des autres des gens appelés à vivre en commun.

Et, puisque en ce monde, nobles enfants de la Verte Erin, tout finit en chanson, du moins, à ce que dit la légende, pour nous de race française, permettez-moi de terminer ce discours de circonstance par le chant de l'hymne du jour, qui n'est autre que le "St. Patrick's day in the morning" : Sol, la, sol, sol, si, do, ré, mi, ré, ré, si, sol, la, sol, la, si, sol, ré, mi, fa, mi, mi, ré, etc.

LE REVEUR.





L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS, EN VOIE DE PREPARATION, POUR LE 1^{er} MAI PROCHAIN

No 1, La colonnade du palais de l'éducation. — No 2, Façade sud du palais de l'industrie. — No 3, Le palais de l'éducation. — No 4, Extrémité Est du terrain de l'exposition. — No 5, Porte d'entrée du bureau de l'administration, construction permanente. — No 6, Travaux en cours d'exécution sur le pavillon central du palais de l'éducation. — No 7, Transplantation de gros arbres dans le parc de l'exposition. — No 8, Le palais de l'électricité, l'un des plus importants de l'exposition de Saint-Louis. Photographies prises spécialement pour l'Album Universel.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 6 mars 1903.



La presse anglaise a-t-elle fait assez de bruit naguère autour de ce qu'elle appelait les scandales de l'armée française. La voilà forcée, aujourd'hui, de s'occuper de celui qui vient de se produire dans le régiment des Gardes, où il est de tradition pour les officiers d'administrer la bastonnade à ceux des leurs qui n'ont pas toute la correction voulue comme clubmen. C'est le contre-amiral Cochrane, dont ci-joint le portrait, qui a fait éclater la bombe.

Une grave nouvelle circule dans Paris; il paraît qu'on va supprimer les fameux bâtons blancs de nos braves sergents de ville!

La préfecture de police instruit actuellement leur procès et étudie leur remplacement.

On reproche mille choses au dit bâton, importé, comme on sait, d'Angleterre. Il n'est aperçu, pendant le jour, que par les premiers rangs de cochers. Les chevaux des voitures suivantes viennent se heurter contre les fiacres arrêtés, reculent, et sont cause d'accidents fréquents. Dès la nuit, personne ne voit plus les bâtons, malgré leur blancheur... théorique.

D'autre part, il nécessite l'emploi d'un personnel considérable aux différents postes de la brigade des voitures.

Le projet étudié consisterait à remplacer les multiples agents de chaque poste par un disque unique, visible de très loin, lumineux pendant la nuit, et qui pourrait être facilement manœuvré par un seul agent.

Il vient d'être encore question de démolir la Chapelle expiatoire.

Ce n'est pas aujourd'hui, en effet, que ce projet a pris naissance.

Déjà, sous la Commune, le Comité de Salut public avait décidé la démolition de ce monument funéraire, et il ne fallut pas moins, pour en assurer le salut, que le dévouement d'un royaliste fervent, M. Libman, qui, à l'aide d'un ingénieux subterfuge, retarda la mise à exécution du décret jusqu'à la rentrée des Versaillais à Paris. Ce jour-là, la Chapelle expiatoire était sauvée.

M. Libman fut décoré, à cette occasion, par M. Thiers, et le pape le fit chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.



Une vue typique de Londres en temps de pluie

Sur les hauts plateaux de la Lozère, à plus de 4,000 pieds d'altitude, une voie ferrée relie Mende à la Bastide-Saint-Laurent sur la grande ligne de Paris à Nîmes. Dans cette région, au climat toujours rude, une tourmente de neige d'une violence extrême a sévi du 2 au 4 février. A la première alerte, les ingénieurs du chemin de fer donnèrent l'ordre de faire circuler la chasse-neige (ou charue à neige montée à l'avant d'un truc et refoulée par une locomotive), afin de maintenir la libre circulation des trains. Mais, la tempête augmentant, le chasse-neige se trouva bloqué dans la journée du 4, entre les stations de Chasserade et de Belvezet.

Le train qui suivait avait été retenu à la gare de Bagnols-Chadenet, d'où sa machine avec le fourgon de tête fut envoyée en reconnaissance pour tenter de secourir le chasse-neige. Arrêtée bientôt à son tour, son mécanisme se congelait au contact de la neige glacée qui ne tardait pas à la recouvrir. Le service était dès lors tout à fait interrompu. Les voyageurs restés en détresse à Bagnols, après une nuit passée dans la station, furent rapatriés tant bien que mal et, le lendemain, un train de secours avec une centaine d'ouvriers commença à déblayer la neige et put dégager les deux machines.

Notre photographie représente l'opération du déblaiement de la seconde machine, celle du train de voyageurs, partie en reconnaissance. Ce singulier accident, que les clôtures "paraneiges" établies le long de la ligne ont été impuissantes à prévenir, a



causé pendant deux jours une interruption complète de toute la circulation.

Ci-contre une photographie des troupes turques traversant un village bulgare.

Le sultan a mis une certaine coquetterie à ne pas faire attendre les puissances; il a accepté, presque immédiatement après sa remise par le baron de Calice et M. Zinoviev, le projet de réformes que l'Autriche et la Russie lui proposent d'appliquer en Macédoine.

Ce projet, qui est une sorte de jugement arbitral entre la Turquie et les populations chrétiennes de ses provinces européennes, est d'une extrême modération.

Il ne présente, — sauf une invitation à accorder l'amnistie à tous les émigrés, accusés ou condamnés pour faits politiques, des trois vilayets de Salonique, de Kossovo et de Monastir, — aucun caractère politique, et se contente même, dans l'ordre administratif et financier, des réformes les plus urgentes, telles que l'extension des pouvoirs de l'inspecteur général et l'emploi de la dime aux besoins locaux.

L'inspecteur général sera, dit le memorandum austro-russe, maintenu à son poste pour une période de plusieurs années déterminée d'avance, et il ne sera pas révoqué, avant l'expiration de cette période, sans que les puissances soient préalablement consultées. Il aura la faculté de se servir, si le maintien de l'ordre public le rend nécessaire, des troupes ottomanes, sans avoir, chaque fois, recours au gouvernement central.



Les valis seront tenus de se conformer strictement à ses instructions.

La gendarmerie sera composée de chrétiens et de musulmans, dans une proportion analogue à celle des populations des localités en question.

Les gardes champêtres seront chrétiens là où la majorité de la population est chrétienne, vu les vexations et les excès dont la population chrétienne n'a eu que trop souvent à souffrir de la part de certains malfaiteurs arnautes, et vu que les crimes et les délits commis par ces derniers restent, dans la plupart des cas, impunis. Le gouvernement ottoman avisera sans retard aux moyens de mettre fin à cet état de choses.

Pour assurer le fonctionnement régulier des institutions locales, le budget des revenus et dépenses sera dressé dans chaque villayet et les perceptions provinciales, contrôlées par la Banque Ottomane, seront destinées, en premier lieu, aux besoins de l'administration locale.

Si heureuse que soit l'adhésion rapide du sultan à ce projet, qui laisse bien loin derrière lui la réorganisation d'ensemble élaborée, il y a vingt-trois ans, par la Commission pour la Koumelle orientale, elle n'apparaît que comme une éclaircie dans un ciel d'orage, qui se couvre étrangement.

Le R. P. Léonor Fouesnel s'est pieusement endormi dans le Seigneur, à Honolulu, le 29 septembre 1902. Il était né à Allaire (Morbihan), le 13 août 1823. Il avait fait profession dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Piepus), le 16 avril 1847, et était parti pour les îles Sandwich le 21 avril 1854.

Son premier poste fut celui de Walluku, dans l'île Maui, où il resta vingt-neuf ans. En 1883, Mgr Koeckemann, vicaire apostolique, l'appela auprès de lui à Honolulu; il y fut presque aussitôt nommé vice-provincial; en 1891, il reçut le titre de Provincial, charge dont il a exercé les fonctions jusqu'en 1898. A la mort de Mgr Koeckemann, il gouverna la mission pendant six mois en qualité de pro-vicaire (1892).

On lui doit la construction de la magnifique église de Waialua, qui passe encore aujourd'hui pour une des plus belles, sinon la plus belle de tout l'archipel: ce fut à la bénédiction de cette église que le P. Damien s'offrit à Mgr Maigret pour aller porter secours aux lépreux abandonnés de Molokai (4 mai 1873). On lui doit encore la décoration intérieure de la cathédrale d'Honolulu, travail remarquable qu'il exécuta seul avec l'aide de deux indigènes de son district et de trois jeunes gens d'Honolulu (1878). Enfin, c'est lui qui fut chargé en 1883, par le roi des îles Sandwich, d'obtenir des Soeurs garde-malades pour les femmes lépreuses de Molokai, et les malades suspects de lèpre, enfermés au lazaret de Kalili. Après avoir parcouru une partie de la France et des Etats-Unis, il finit par trouver à Syracuse, près de New-York, de vaillantes religieuses Franciscaines, qui consentirent à vouer leur vie au soin des lépreux, ministère héroïque qu'elles remplissent encore. Comme témoignage particulier de reconnaissance et d'estime, le roi Kalakaua lui fit remettre en 1885 la croix d'officier de l'Ordre royal de la couronne d'Hawaii.

LEON ZOR.

Un merveilleux équilibriste

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE AUTANT QUE SPORTIVE



La foule s'intéressera toujours aux jeux de force qu'exécuteront éternellement devant elle les jongleurs et les athlètes. C'est humain, l'homme s'émerveille facilement de ce qu'un de ses semblables fait et qu'il ne peut pas faire, — dans quelque ordre d'idées que ce soit. Cependant, la force physique étant dans un ordre d'idées très concret, très courant même, rien ne passionne plus que le déploiement de cette force.

De là la grande vogue que possèdent les athlètes.

Et véritablement, ces gens-là méritent leur gloire, car ils dominent l'humanité entière par l'excellence de leurs moyens physiques et s'élèvent au-dessus de leurs

semblables par la robustesse de leur corps.

Dans l'antiquité, la force physique était honorée et récompensée, et les athlètes vénérés comme des triomphateurs, — l'un d'eux, Hercule, leur précurseur à tous, était même demi-dieu. De nos jours encore, nous sommes heureux de les applaudir quand nous les voyons paraître sur la scène. Et dans les hommages que nous leur rendons, dans l'admiration qu'ils suscitent en nous, il ne faut pas seulement voir la curiosité et l'étonnement, mais aussi — et surtout — le grand sentiment de fierté d'être homme et d'être fort : car si, incontestablement, nous ne pouvons pas accomplir de semblables prouesses, nous sommes fiers de voir un de nos pareils, constitué à notre image, se servir de belle façon de ses moyens physiques. Après tout, c'est un homme et nous sommes hommes aussi.

C'est là un des sentiments cachés qui animent la foule ; c'est, à coup sûr, un des plus nobles, quelque des plus inconscients. Les anciens beaucoup plus grands admirateurs de la force que nous, avaient bien su le dégager, — et certes, la foule qui trépidait autour du stade des Jeux olympiques n'était guère différente, moralement parlant, de celle qui applaudit frénétiquement aux prouesses d'un athlète moderne, bien qu'elle soit plus confortablement assise dans les fauteuils d'un music-hall ou d'un cirque. L'âme de la foule ne change guère.

De cela, on peut conclure que les athlètes qui jouissent de la faveur du public sont certainement des hommes qui possèdent une force peu commune et savent s'en servir adroitement.

De ce nombre est Paul Conchas, dont on annonce la visite prochaine à Montréal.

D'ailleurs, incontestablement, les exercices auxquels il se livre prouvent une force d'usage et une adresse remarquable. Pensez donc ! il jongle, avec une aisance tout à fait naturelle, avec des obus et des boulets de canon, — dont le moindre pèse plus de 200 livres. Personne, à coup sûr, parmi les spectateurs, ne pourrait soulever de terre un de ces objets, — personne non plus ne se soucierait de recevoir, même sur les bras, une telle masse tombant d'une hauteur, si faible fût-elle. Mais Paul Conchas prend un obus, le lance en l'air, le reçoit sur les mains, le relâche encore et jongle avec comme si ce n'était qu'une simple balle de tennis ! Mieux encore : il installe ce poids énorme au sommet d'un bâton de six pieds, il plante ce bâton sur son front et le voilà faisant l'équilibre avec grâce et élégance ; soudain, par un mouvement brusque du cou, il rompt cet équilibre, le bâton est rejeté par côté et la masse pesante tombe sur ses épaules ! Tout autre serait broyé, l'athlète ne bronche pas : il reçoit le coup terrible et meurtrier avec un calme stupéfiant !

C'est là un jeu dangereux et que nul autre n'oserait tenter. C'est une prouesse athlétique remarquable qui dénote chez Conchas une résistance colossale des épaules et du cou.

Cette résistance est chez lui le résultat d'un entraînement raisonné. Certes, il possède une nature spéciale et une constitution solide ; mais il n'a pu acquérir cette belle "forme", selon le mot consacré, qu'à la suite de longs et patients exercices. Il s'est appliqué tout d'abord à recevoir sur le cou le choc d'un poids de deux livres tombant d'une faible hauteur ; puis, peu à peu, il a augmenté le poids et la hauteur. Au bout de deux ans, il est arrivé à pouvoir supporter très aisément la chute de 200 livres tombant d'une hauteur de six pieds ! C'est admirable.

Et, bien que ce tour de force soit très dangereux, Conchas, jusqu'ici, n'a jamais eu d'accident en l'exécutant.

Il n'en est pas de même de l'exercice d'équilibre qui consiste à tenir sur son front, dans la position que montre notre gravure, deux roues et un timon de prolonge d'artillerie. Ce sont là des objets très lourds, très peu faits pour se maintenir les uns sur les autres. Un jour, un glissement se produisit, tout l'échafaudage s'écroula et le malheureux reçut sur le crâne la roue supérieure. Il s'en tira avec deux mois d'hôpital et, à sa sortie, il recommença.

Ce simple fait prouve, mieux que tout ce qu'il montre au public, à quel point son ossature est résistante.

Un des tours les plus amusants de Conchas est celui-ci. Sous une guérite à laquelle tient une table, un homme s'assied, entouré de vic-tuailles, et se met tranquillement en train de dîner. Soudain, vient l'athlète, il enlève à bout de bras le dîneur, le



déposer et la salle à manger, et, mettant tout cet attirail compliqué sur son menton, le maintient en équilibre et fait même quelques pas sous les yeux du public. C'est étonnant. Parmi les spectateurs court un frisson de crainte : si cela tombait ! C'est tombé une fois, avec un coup de grosse caisse mis dans la partition pour faire un effet ; la guérite, le dîneur, la chaise et le dîner s'effondrèrent sur l'orchestre et mirent un point d'orgue soudain, imprévu par le compositeur. Mais, miracle des équilibristes, il n'y eut rien d'endommagé, sinon quelques violons et trombones !

On pourrait croire, en voyant cet extraordinaire exercice d'équilibre, que le dîneur ainsi soulevé est un comparse à une légèreté spéciale. Il n'en est rien. Au cours d'une longue tournée à Buenos-Ayres, un spectateur, remarquable par sa corpulence, éleva la voix et émit ce doute. Conchas, piqué, se tourna vers l'assistance et pria simplement l'interrompateur de se faire connaître. Celui-ci s'avança. "Je vous prie, lui dit alors l'athlète, pour vous prouver que je n'emploie aucun stratagème, de vous soulever à la place des comparses. — Accepté, répondit le gros homme. — Attendez, que parlons-nous ? — Ce que vous voudrez. — Eh



bien ! une douzaine de bouteilles de champagne. — Topez là !" Et l'interrompateur sauta sur la scène. Aussitôt Conchas le prit et le souleva comme une plume. La foule applaudit, heureuse de voir un trouble-fête déconfit. Mais Conchas ne se considérait pas comme assez vengé du mauvais plaisant. Alors qu'il le balançait en l'air, il lui cria entre ses dents, forcément serrées : "Maintenant, si vous ne consentez pas à payer le double de bouteilles que nous avons pariées, je vous laisse tomber et vous vous écrabouillez !" Le malheureux "amateur", tremblant, pâle et à demi-mort, consentit à tout et, aux éclats de rire de la foule fré-

nétique, il se vit déposer délicatement à terre.

Conchas est un facétieux qui aime assez à se divertir aux dépens de ceux qui, par faufaronnade pure et uniquement pour se faire remarquer, ont l'air de douter de lui.

Ainsi, il se livre à un jeu peu commun. Un comparse lui lance de toutes ses forces des boulets de canon et, adroitement, il les arrête avec la tête. Il peut, en somme, recevoir facilement sur le crâne des boulets de canon, sans ressentir aucun mal. Cela tient presque du prodige et cela ne s'était encore jamais vu que dans les histoires inventées ingénieusement pour amuser l'humanité en bas âge. Or, un jour, un farceur lui dit que, puisqu'il avait la tête "aussi dure", il devrait essayer de recevoir vraiment un boulet lancé par un canon véritable. Conchas, froidement, répondit : "Vous avez raison, je vais essayer."

Il essaya. Voici comment : Il annonça d'abord, à grand renfort d'affiches, que tel jour, telle heure, on lui tirerait un boulet de canon et qu'il l'arrêterait avec le crâne. Puis il résolut de s'exercer. A cet effet, il fit installer dans un endroit convenable un canon, se plaça à soixante pieds de la gueule et ordonna de faire feu au commandement de trois. Mais, à vrai dire, pendant quinze jours, il se rendit au champ d'expériences sans jamais avoir le courage de donner le commandement fatal. Et ainsi le jour fixé arriva.

Dans la salle, et aux premiers rangs, se trouvait le farceur en question. Dès qu'il vit entrer Conchas, il lui cria : "Allez-vous aujourd'hui être plus courageux que les autres jours précédents ?" Car il savait le résultat des expériences tentées. L'athlète répliqua : "Consentez-vous à vous mettre derrière moi ? — Non, non, jamais, répondit vivement l'autre. — Alors, donnez-moi votre chapeau, et si je l'abîme, consentez au moins à payer un bon dîner."

Conchas se courba, plaça sur son dos le chapeau du spectateur, coiffa une sorte de casque en acier, et, fermement, commanda le feu : une... deux... trois. Le coup partit avec un bruit formidable. Une fumée épaisse envahit la scène. Quand elle se dissipa, on vit Conchas dans la même position, le boulet sur le cou et le chapeau du farceur absolument intact.

Alors les applaudissements partirent tout seuls, longs et enthousiastes.

C'est que des prouesses de ce genre sont véritablement étonnantes et que l'on rencontre rarement un homme capable de les accomplir. Conchas, d'ailleurs, ne recommença jamais celle-ci.



VULGARISATOR.



LES DÉLASSEMENTS DE LA FAMILLE

Conte de Carême

Ecrit spécialement pour "l'Album Universel" par la charmante chroniqueuse COLOMBINE

En ce temps-là, vivait à X... un magistrat entouré de la vénération de ses concitoyens, on l'appelait "le bon Juge", non pas qu'il fût secourable aux miséreux, on citait tout bas nombre de pauvres solliciteurs rebutés par sa dureté, mais les trompettes de la renommée claironnaient dans le pays certaines bruyantes largesses qu'il avait faites aux oeuvres de bienfaisance publique, lors du baptême de quelque cloche, etc. Ce qui ajoutait au prestige du "bon Juge", c'était une immense fortune qu'il avait acquise comme directeur de sociétés industrielles, fortune imposante qui fermait les cent bouches de la calomnie. On disait : "Le Juge se vendre !... Mais allons donc, il a bien d'autres cordes à son arc pour atteindre la fortune !..."

Quand, à demi-somnolent, avec une voix de rêve, le sphinx rendait jugement, chacun baissait la tête sans récriminer, car le sage Solomon lui-même n'aurait pu déduire d'aussi judicieuses conclusions.

Le bon Juge habitait une vaste maison en pierre, triste comme un tombeau, où la lumière créée par le bon Dieu n'arrivait là que languissante, à moitié étouffée par de lourdes tentures poussiéreuses. Le seul rayon de soleil de la maison était une petite bonne accorte, qui accueillait d'un joli sourire l'arrivée du grand homme.

L'intérieur de la vaste demeure seigneuriale n'était guère plus réjouissant, à part le cabinet de travail, dont les murs offraient toute une brillante collection de portraits du bon Juge, à tous les âges : dans les bras de sa mère dissimulée derrière un rideau, à six mois, frais, nu et rose comme un Jésus ; à trois ans, bouclé comme un ange ; pensif et grave dans son habit de communiant ; hardi et brave sous sa tige aux plis tout neufs. Puis, à mesure que l'homme gravissait l'échelle sociale, ses tempes se déprimaient, ses yeux bouffis devenaient atones, noyés dans une masse de graisse jaune, et c'était pitié de voir toute une brillante jeunesse sombrer dans cette dégénérescence flasque. Cette pièce était le cénacle où le maître de céans passait ses plus doux instants. Là des heures entières, il s'admirait, de face, de trois-quarts, de profil ; ses journaux à la main, il s'endormait, continuant ses rêves de folle grandeur. Edouard VII frappait sa plate échive du revers de son épée, et le magistrat s'éveillait chevalier...

De l'autre côté de la rue, dans une mansarde à demi-écroulée, s'allumait une pauvre petite lampe aux rayons intermittents. Elle éclairait faiblement un grand jeune homme pâle qui, d'habitude, écrivait fébrilement tant que la dernière goutte d'huile tressautait sous le globe, comme un papillon agonisant qui bat des ailes. Mais, ce soir-là, l'écrivain se promenait dans la pièce avec de grands gestes désespérés. Soudain, il eut un regard fou dans ses yeux, il courut à une vieille caisse éventrée et saisit en sanglotant des liasses de papier qu'il étrenait passionnément sur son cœur... "Ah ! mes chères poésies, mon âme, ma vie ! vous mourrez donc, puisque cet homme-là en face a refusé de vous faire l'aumône, mais je veux moi-même vous porter au tombeau, je veux vous voir un instant du moins revêtues d'une flamme éphémère, je veux vous décorer d'un mensonge de gloire..." Les dents serrées, d'un geste automatique, il enflamma au feu de sa lampe la liasse de papier... Il courait dans la pièce, brandissant son flambeau. Un rire de squelette faisait claquer ses dents, maintenant ; ses yeux avaient des fulgurations incendiaires, il semblait l'ange des vengeances, tandis que sa voix sifflante prononçait des malédictions : "Sois maudit, cruel avare, qui re-



COLOMBINE
Photo. Quéry Frères

fusa de laisser tomber de ta table les quelques miettes que réclamait mon génie pour vivre, pour éclairer, sois mau..."

La liasse enflammée s'éteignit avec le cri du poète, et la chute d'un corps fit sauter les planches disjointes de la mansarde.

A la même heure, le magistrat de la grande maison de pierre mourait d'une syncope du cœur — quelle ironie !. Voici la scène qui se passa au paradis. Le bonhomme se croyait au lendemain d'une fête au champagne quand son ange gardien le déposa aux pieds de saint Pierre. L'archange justicier, ses balances à la main, paraissait soucieux. Le juge frémit ; était-ce sa vie que l'on pesait déjà ? Il crut reconnaître ses oeuvres dans la balance qui penchait du mauvais côté. Sur le plateau de gauche, si fatalement incliné, on voyait des pièces d'argent arrachées à de pauvres veuves, à des orphelins sans défense, au temps qu'il n'était encore qu'avocat. Vainement, pour contrebalancer, l'ange, de ses mains glorieuses, mettait dans le plateau de droite un cinq piastres en or, donné au bedeau, un jour de la saint Jean-Baptiste, douze pains-bénis, un dôme de bibliothèque, un chemin-de-croix... La balance ne bougeait guère plus que si l'on y avait jeté des plumes de colombe.

— Votre balance est détraquée ! grogna le magistrat.

— Silence ! fait Pierre. Vous n'êtes qu'un prévenu ; c'est l'Eternel qui juge ici. N'interrompez pas la cour.

Alors, l'ange gardien, radieux, fit tomber dans le plateau de droite trois lits d'hôpital.

La balance oscilla comme le cœur du pauvre prévenu.

— Sauvé ! je suis sauvé !...

Mais en même temps, une pluie de plomb, venue on ne sait d'où, tomba dans le plateau de gauche, faisant voler au loin, comme un boulet de mitrailleuse, les lits d'hôpital, le dôme de la bibliothèque, le cinq piastres en or du bedeau.

La voix de Pierre résonna, grave, avec des sonorités d'orgue.

— Cette pluie de plomb, ce sont les pleurs du poète, que vous avez méprisé : ils vous ont condamné. La charité n'est pas de donner avec ostentation, pour avoir son nom gravé dans le marbre ; la charité, c'est d'être pitoyable au malheur, surtout quand il se cache pour pleurer.

Que Dieu ait pitié de votre âme !...

Dans un resplendissement d'aurore, on vit se graver dans l'éther ces paroles du Christ :

"Que votre main droite ignore ce que votre main gauche a donné."

L'ombre du magistrat tomba toute effarée dans la grande nuit. Sa longue robe noire, comme des ailes de chauve-souris, battit le vide et disparut ainsi qu'un brouillard dans le néant de l'éternel oubli.

Colombine

LE NIAGARA

Premier poétique écrit spécialement pour "l'Album Universel" par le poète W. Chapman.

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs une des pièces inédites qui feront partie du volume que M. Chapman doit aller publier prochainement à Paris :

Ainsi qu'un blanc troupeau qui marche au sacrifice, Les grands flots moutonneux vont vers le précipice,

Et, comme subissant la fascination Du monstre à l'écumeuse et fauve torsion, L'immense nappe d'eau bouillonnante et rapide S'arrondit brusquement et bondit dans le vide.

Quelle chute ! quel bruit ! quel engloutissement ! Toute l'horreur du râle et du mugissement, Tous les cris de la mer et tous ceux de la foudre, Les lamentations des blessés noirs de poudre,

Les sourds gémissements du glas et du tocsin, Les accents du clairon, les éclats du buccin, Les longs hennissements du cheval de bataille, Les abois du canon qui crache la mitraille, Les hurlements du vent à travers les grands bois, Ces bruits et ces horreurs palpitent à la fois Dans la clameur sauvage, effroyable et sublime Qui s'élève sans fin de l'insondable abîme.

Devant l'énormité de ce gouffre béant On est comme écrasé par son propre néant ; Le vertige nous ploie ; on ferme la paupière ; Sous notre pied on croit sentir glisser la pierre. Assourdi par le choc incessant de ces flots Pleins de gémissements, de cris et de sanglots, Il nous semble assister, dans une nuit profonde, Au vaste écroulement subit de tout un monde. Mais on rouvre les yeux, et l'on voit, frémissant, Au-dessus de l'abîme, un prisme éblouissant, On voit une vapeur montant du sacrifice Et cachant dans ses plis l'âme du précipice. Sans fin cette vapeur sort de l'ancre qui bout, S'envole lentement, lentement se dissout, Et contraind la prunelle étonnée ou pensive A s'élever de l'onde opaque et convulsive Vers l'éther transparent, presque immatériel, D'où tombe en nappes d'or la grande paix du ciel.

A la fois torrent, puits, trombe, avalanche et piège, La chute a la blancheur du lait et de la neige. Cependant le soleil, le grand soleil de Dieu, Quand il y met l'éclat de son regard de feu, Souvent la transfigure et la métamorphose. Quelquefois il la change en une toile rose, Quelquefois il en fait une écharpe d'émail Qu'il étoile d'argent, de saphir, de corail. Et sa flamme, en perçant cette fluide écharpe, Brille comme à travers les cordes d'une harpe.

Quel pinceau pourrait faire entrevoir l'idéal De ce panorama sans borne et sans rival ? Le poète, debout auprès, sur quelque cime, En regardant crouler le torrent dans l'abîme, Vibrant d'émotion, les regards éblouis De l'éclat des reflets inouïs Que souvent l' lumière à cette onde prodigue, S' imagine, pensif, qu'une céleste digue S'est rompue et déverse en un puits colossal Des torrents de rubis, de nacre et de cristal.

Depuis que cette chute écume, brille et gronde, Des siècles par milliers sont passés sur le monde. Depuis l'heure où son chant énorme et solennel Pour la première fois s'éleva vers le ciel, Notre sphère a subi des changements sans nom :

[bre ; Plus d'un mont disparut, comme un vaisseau qui [sombre,

Et de brûlants déserts s'étendent maintenant Où de grands lacs jadis roulaient leur flot tonnant. Mais rien n'a pu changer la cataracte immense, La mer a son repos, la foudre a son silence, Et le cratère même a ses instants de paix ; Seul le Niagara ne se calme jamais ; Toujours il court, toujours il bouillonne et s'écroule,

Insondable, indompté, mouvant comme la foule, Reflétant dans ses eaux le dôme du ciel bleu, Terrible, inépuisable et profond comme Dieu.

Le colosse a la voix puissante du tonnerre Pour parler à celui qui tient en main la terre. Et sa blanche vapeur, qu'il disperse en tous sens, Monte vers Jehovah comme des flots d'encens. Il est irrésistible, il est inabordable, Nul ne remontera le torrent formidable. L'homme le craint, l'oiseau le fuit, épouvanté. Ce gouffre monstrueux a sa fécondité : Il fait naître tout près des fleurs et des baptême D'une poussière d'eau que le soleil irise. Il existe depuis qu'un nouveau continent A surgi tout à coup, sous le ciel rayonnant, Dans toute la beauté que le poète rêve. Il croulera toujours, il croulera sans trêve, Jusqu'à l'instant où l'homme aura cessé d'aimer ; Et quand, pour tout détruire et pour tout décliner, Un ange descendra vers notre pauvre sphère, Il verra, dans son vol, le Niagara faire Luire, au-dessus d'un roc, comme sur un autel, L'effroyable splendeur du dernier arc-en-ciel.

W. CHAPMAN.

M. WILLIAM CHAPMAN

L'homme du jour dans le monde des lettres canadiennes

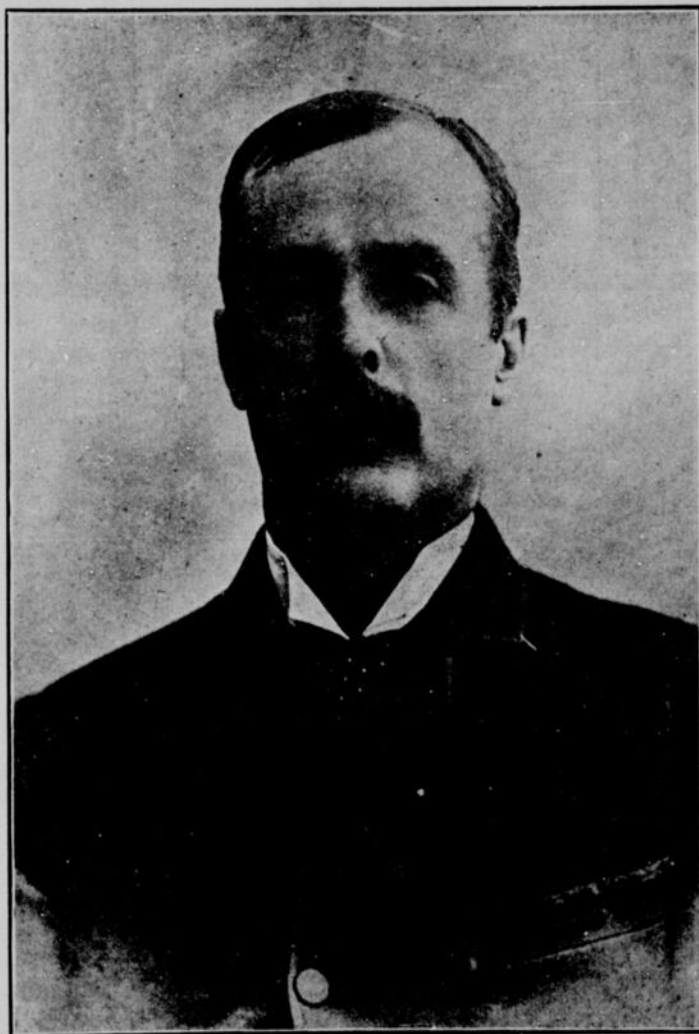
Tout le monde sait, pour l'avoir lu dans les journaux quotidiens, que M. Chabot, d'Ottawa, a lancé une souscription nationale pour permettre à M. William Chapman d'aller publier à Paris un volume de poésies de 350 pages, grand format, devant porter pour titre : "Les Aspirations". C'est le temps ou jamais pour l'Album Universel de satisfaire la curiosité du public, désireux, nul doute, de connaître M. Chapman de vue aussi bien qu'il le connaît de nom.

Comme encadrement au portrait du futur lauréat, nous croyons devoir donner la liste des souscriptions recueillies à Ottawa par M. Chabot :

Sir H. J. Taschereau, juge en chef, Cour Suprême, \$10 ; Son Honneur M. le juge A. Rochon, Hull, \$10 ; Sir Wilfrid Laurier, Ottawa, \$5 ; L'Honorable R. Préfontaine, ministre de la Marine et des Pêcheries, \$5 ; l'honorable M. F. Bernier, ministre du Revenu de l'Intérieur, \$5 ; Son Honneur le maire F. Cook, Ottawa, \$5 ; Son Honneur le maire F. A. Gendron, Hull, \$5 ; Université d'Ottawa, \$5 ; MM. L. N. Champagne, député, Hull, \$5 ; A. Gobeil, sous-ministre des Travaux Publics, \$5 ; F. Gourdeau, sous-ministre de la Marine et des Pêcheries, \$5 ; A. D. Dezelles, bibliothécaire du Parlement, \$5 ; lieutenant-colonel A. Audet, secrétariat d'Etat, \$20 ; docteur L. Coyteux Prévost, Ottawa, \$5 ; Dr J. L. Chabot, Ottawa, \$10 ; Dr R. Chevrier, Ottawa, \$5 ; Dr E. M. Lambert, Ottawa, \$5 ; Dr M. M. Ami, Commission de Géologie, Ottawa, \$5 ; Dr F. Cornu, Ottawa, \$5 ; un ami, \$5 ; Dr J. A. Fissault, Ottawa, \$5 ; M. Emmanuel Tassé, Ottawa, \$10 ; M. A. A. Taillon, gérant de la Banque Nationale, Ottawa, \$5 ; M. J. B. T. Caron, avocat, Ottawa, \$5 ; J. U. Vincent, avocat, Ottawa, \$5 ; Alfred Lusier, avocat, Ottawa, \$5 ; le capitaine J. E. Bernier, Québec, \$5 ; J. R. Booth, manufacturier, Ottawa, \$5 ; N. Tétreau, notaire, Hull, \$5 ; Emery Perrin, traducteur aux Communes, Ottawa, \$5 ; A. A. Boucher, traducteur en chef, Sénat, Ottawa, \$5 ; un membre du clergé, \$5 ; Révérend A. A. Labelle, curé, Aylmer, \$5 ; J. E. Morrier, imprimerie Nationale, Ottawa, \$5 ; Amédée Tremblay, organisateur de la Basilique, Ottawa, \$5 ; L. A. Audette, Cour Suprême, Ottawa, \$5 ; J. M. Lavoie, échevin, Ottawa, \$5 ; Eugène Mirault, marchand, Ottawa, \$5 ; A. L. Trudel, marchand, Ottawa, \$5 ; O. Forest, marchand, Ottawa, \$5 ; J. Alfred Sauriol, pharmacien, Ottawa, \$5 ; D. V. Ranger, marchand, Ottawa, \$5 ; P. I. Bazin, banquier, Ottawa, \$5 ; S. Bélanger, Dépt. des Travaux Publics, \$5 ; P. T. C. Dumais, ingénieur civil, Hull, \$5 ; Révérend Père Valliquette, curé, Hull, \$5 ; F. A. Labelle, notaire, Hull, \$5 ; M. Plouffe, échevin, Ottawa, \$5 ; J. B. Couillard, marchand de vins, Ottawa, \$5 ; J. R. Battle, marchand de charbon, Ottawa, \$5 ; F. J.

Audet, secrétariat d'Etat, Ottawa, \$5 ; Olier E. Prud'homme, Commission de Géologie, Ottawa, \$5 ; J. B. Duford, marchand, Ottawa, \$5 ; F. H. Giroux, rentier, Rockland, \$5 ; J. de Saint-Denis Lemoine, sergent d'armes, Ottawa, \$5 ; Flavien Moffet, directeur du "Temps", Ottawa, \$5 ; J. A. Goulin, maître de poste, Ottawa, \$5 ; J. R. Beaudry, Bureau du Recensement, Ottawa, \$5 ; Alfred Rouleau, département des Travaux Publics, Ottawa, \$5 ; Fred. Gélinas, secrétaire, département des Travaux Publics, Ottawa, \$5 ; Eugène D. Lafleur,

wa, \$2 ; Louis N. Richard, Commission de Géologie, Ottawa, \$2 ; J. P. Prud'homme, teneur de livres, Ottawa, \$2 ; C. Omer Sénécal, Commission de Géologie, Ottawa, \$2 ; A. W. Desjardins, échevin, Ottawa, \$2 ; Ed. Gauthier, fils, entrepreneur de pompes funèbres, Ottawa, \$2 ; S. A. Desmeules, bureau du Recensement, Ottawa, \$2 ; N. M. Mathé, département des Travaux Publics, Ottawa, \$2 ; P. A. Perron, ingénieur, Travaux Publics, Ottawa, \$2 ; J. E. Marion, département des Travaux Publics, Ottawa, \$2 ; J. C. Blais, département des Travaux Publics, Ottawa, \$2 ; Ed. Dansereau, département des Travaux Publics, \$2 ; J. R. Bédard, département des Travaux Publics, \$2 ; Arthur Paré, département des Travaux Publics, \$2 ; P. J. Robillard, département des Travaux Publics, \$2 ; R. Moffet, département des Travaux Publics, \$2 ; Art. E. Dubuc, \$2 ; R. de B. Corriveau, \$2 ; Alfred Dubois, \$2 ; Jean Rouleau, \$2 ; D. Routhier, département de l'Agriculture, \$2 ; H. Taché, département de l'Intérieur, \$2 ; H. Chatillon, Hull, \$2 ; Louis D'Auray, traducteur, département de l'Agriculture, \$2 ; T. McCabe, département de l'Agriculture, \$2 ; John Chamard, bureau de l'Inspecteur des Postes, \$2 ; E. R. Desrosiers, pharmacien, Ottawa, \$2 ; Emile Robitaille, marchand de vins, Ottawa, \$2 ; docteur F. X. Valade, \$2 ; E. J. Laverdure, marchand de fer, Ottawa, \$2 ; A. G. Trudeau, gérant Empire Electric Co., \$2 ; Ph. Désilets, marchand, Ottawa, \$2 ; Jos. Martineau, bureau d'Hygiène, Ottawa, \$2 ; G. O. S. Laflamme, bureau d'Hygiène, Ottawa, \$2 ; A. L. Pinard, marchand, Ottawa, \$2 ; Jos. Côté, marchand, Ottawa, \$2 ; Raoul Lapointe, étudiant, Ottawa, \$2 ; J. A. Grenier, bureau du Recensement, Ottawa, \$2 ; S. Lelièvre, secrétaire du premier ministre, Ottawa, \$2 ; Placide Gaudette, géo- logiste, \$2 ; E. H. Lahaise, marchand, \$2 ; W. Trudel, \$2. — \$479.00.



M. WILLIAM CHAPMAN

ingénieur, Travaux Publics, Ottawa, \$5 ; A. A. Dion, Ottawa Electric Co., Ottawa, \$5 ; Jos. Bouchard, traducteur, Sénat, Ottawa, \$5 ; Hector Verret, secrétaire du Solliciteur Général, Ottawa, \$5 ; Chs Bérard, département des Postes, Ottawa, \$5 ; S. R. Poulin, ingénieur civil, Ottawa, \$5 ; Louis Bélanger, département des Travaux Publics, Ottawa, \$5 ; R. Boudreau, secrétaire particulier de Sir W. Laurier, Ottawa, \$2 ; Gustave Emond, secrétariat d'Etat, Ottawa, \$2 ; T. J. O. Grondin, notaire, Hull, \$2 ; A. Chauvin, avocat, Hull, \$2 ; G. Séguin, percepteur, Hôtel de Ville, Ottawa, \$2 ; Dr J. E. Fontaine, Hull, \$2 ; Dr L. C. Demers, Pointe Gatineau, \$2 ; M. D. L. Desaulniers, traducteur, Communes, \$2 ; Rév. M. Hudon, curé, Rockland, \$2 ; Napoléon Deshêtres, contremaître, Rockland, \$2 ; Rod. Laferrière, journaliste, Otta-

Canada français.

Après avoir si bien réussi dans la tâche qu'il a commencée à Ottawa, M. Chabot a raison d'espérer encore plus de succès dans une grande ville comme Montréal, qui compte un nombre considérable de citoyens fort riches. Au reste, les Montréalais sont renommés pour leur générosité, leur esprit d'initiative, leur amour des choses intellectuelles, et ils ne peuvent rester sourds à l'appel qui leur est fait, par la voie de la presse, au nom des lettres nationales, pour faire publier, à Paris, un ouvrage qui placera l'un des nôtres au rang des premiers écrivains de notre ancienne mère-patrie, et jettera indubitablement le plus grand éclat sur toute la nationalité.

L'ANNALISTE.

Comme le faisait observer M. Chabot dans sa communication aux journaux quotidiens, cette liste, étant donné le nombre restreint des Canadiens-français dans Ottawa, a une signification on ne peut plus élogieuse, et fera comprendre au pays que M. Chapman est hautement apprécié dans la capitale, et que ses concitoyens sont convaincus que "Les Aspirations" auront un brillant succès à Paris et feront le plus grand honneur, non seulement à leur auteur, mais encore à tout le

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LA SEANCE DU BON MIME

Dans la gravure ci-dessous, vous trouverez trois dessins, le No 1, le No 2 et le No 3. Le No 1, c'est le mime, et les Nos 2 et 3 sont les caractères qu'il représente.

Découpez le No 1 juste à la ligne qui fait le cadre, puis découpez le cadre noir qui lui cache le visage, tel qu'indiqué.

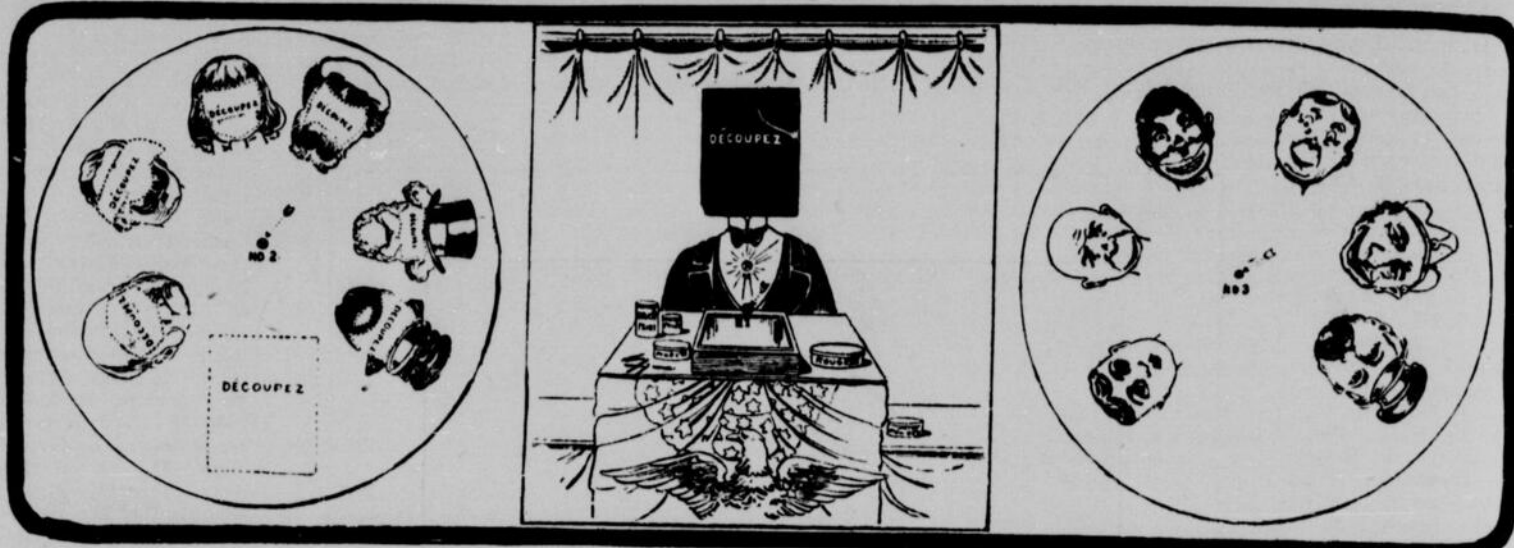
Découpez le No 2 juste à la ligne qui fait le cer-

c.e, et découpez aussi les parties des figures indiquées par le pointillé.

Puis, découpez le No 3 juste à la ligne qui forme le cercle et placez-le sur la table. Sur ce dernier dessin, placez le No 2, puis le No 1, rattachant les trois feuilles de papier par une épingle que vous devrez faire passer au centre même, tel qu'indiqué dans les dessins.

En tournant les cercles, vous constaterez que le bon mime de l'Album Universel peut représenter différents personnages.

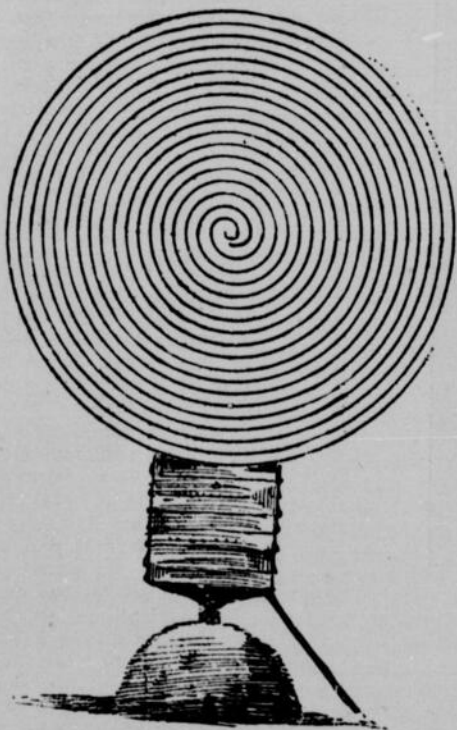
Combien ? Telle est la question que nous posons à tous nos lecteurs et lectrices.



POUVEZ-VOUS DIRE COMBIEN DE PERSONNAGES LE "MIME" DE L'ALBUM UNIVERSEL PEUT REPRÉSENTER ?

LE MOULIN QUI TOURNE

CURIOSITÉ



EXPLICATION.

Voici comment vous devrez procéder pour voir tourner les ailes, — absentes en ce moment, — de ce petit moulin.

Imaginez que vous tenez dans votre main droite une assiette creuse ordinaire et que vous voulez faire tourner une bille tout autour du fond de cette assiette : vous feriez un mouvement du bras, mouvement que vous arrondiriez plus ou moins pour faire courir cette bille. Eh bien ! c'est ce mouvement que vous ferez en tenant le journal et en regardant fixement le centre des cercles qui remplacent momentanément les ailes de notre moulin. Au bout de deux secondes, vous verrez des ailes, encore assez précises, qui tourneront plus ou moins vite selon la vitesse que vous donnerez.

EXPRESSION PROVERBIALE

Sous Charles VI, les personnes de distinction gardèrent les manches étroites de la robe, mais elles adaptèrent à la cotte hardie, espèce de tunique serrée par la taille, une autre paire de manches, dites "à la lombarde", se découpant en dents de loup ou en feuilles de chêne ; fendues pour laisser passer tout l'avant-bras, les lombardes flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches, coûtant beaucoup plus cher que les premières, donnaient naissance au proverbe : "C'est une autre paire de manches."

ÉNIGME

Par la Grèce, lecteurs, je tiens mon origine.
Je suis Grec en un mot ; nul n'en pourrait douter,
Puisqu'ainsi mon nom se termine.
Quoi qu'il en soit — à bien compter,
Je n'ai qu'un pied ; il ne faut pas omettre
Que, fort souvent, il en faut deux.
C'est ainsi que tu dois t'arracher à la lettre.
Ne me cherche pas loin, tu m'as devant les yeux.

CHARADE

Le rossignol, dans les grands bois,
Pendant la nuit me fait entendre
Avec le chant plaintif et tendre
Qui fait le charme de sa voix.

Puisez deux dans mon escarcelle,
Prenez selon votre désir.
Quand on la fait avec plaisir
La charité n'est que plus belle.

Dans la Bible est écrit mon nom,
Descendant d'un grand patriarche
On ne peut me trouver dans l'arche
D'autre n'est qu'un petit pronom.

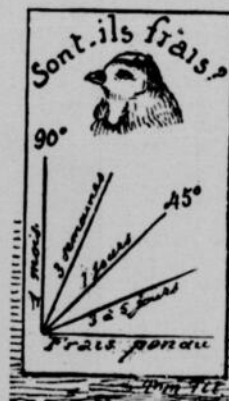
Bon orateur, en homme habile,
Du Tout se méfiant toujours
N'abuse pas dans son discours
De ce fatras fort inutile.

LES ŒUFS

Comment reconnaître s'ils sont frais ou non.

Les deux vignettes ci-contre s'expliquent d'elles-mêmes.

C'est un sûr baromètre de cuisine, indispensable pour la ménagère qui veut s'assurer si ses œufs sont frais ou non et de combien de jours.



Vous placez simplement vos œufs dans un bocal aux trois-quarts rempli d'eau, et suivant leur angle de flottaison ou leur submersion, vous jugez si vos œufs sont frais ou non.

Une des vignettes comprend la table infallible.

DEVISE

Quel est le personnage qui avait pris pour devise un porc-épic, et ces mots : "Cominus et ominus" ?

Louis XII, duc d'Orléans et comte de Blois, portait pour devise le porc-épic, emblème de la ville de Blois, avec les mots : "Cominus et ominus" (de près et de loin). On voit encore au château de Blois cette devise.

ARITHMÉTIQUE

On tire un obus avec deux canons. Le premier qui avait déjà tiré 36 coups quand le deuxième a commencé, lance 8 projectiles pendant que le deuxième en lance 7 ; mais ce dernier, pour 3 coups, brûle autant de poudre que le premier pour 4 coups ; combien de coups devra tirer le deuxième canon pour qu'il ait brûlé la même quantité de poudre que l'autre ?

LE JEU DE TAQUIN

Encore un sérieux assaut à la patience des chercheurs

Nos lecteurs se rappellent sans doute ce petit jeu de taquinante mémoire, qui fit fureur un peu partout, il y a quelques années. C'est un problème ayant quelque analogie avec le jeu suivant :

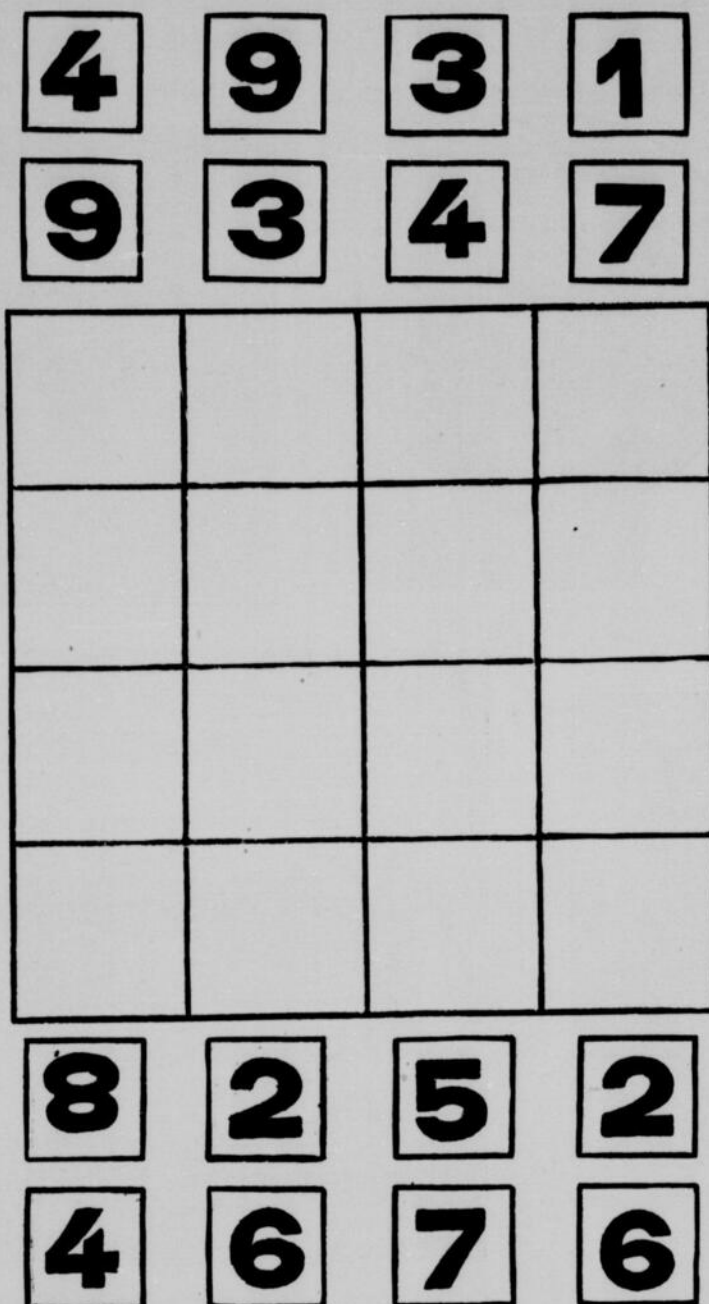
Découpez les seize chiffres que vous voyez imprimés au-dessus et au-dessous du petit damier que contient notre dessin.

Ces seize chiffres, placez-les dans les cases en damier dans l'ordre suivant :

1 2 2 3
3 4 4 4
5 6 6 7
7 8 9 9

Ceci fait, enlevez le chiffre 8. Vous avez alors quinze chiffres placés sur un damier de seize cases ; faites alors avancer les autres chiffres dans tous les sens que vous voudrez, de gauche à droite, de droite à gauche, d'avant en arrière ou inversement, chaque chiffre venant remplir la case laissée vide par un des chiffres voisins. Continuez cette opération jusqu'à ce que les chiffres soient placés de telle manière qu'en remettant le chiffre 8 dans la case restée vide, vous obteniez le total 20 dans toutes colonnes horizontales et verticales.

Ajoutons que les deux diagonales, en additionnant les quatre chiffres qui les composent, devront donner l'une 26, l'autre 20.



AMUSEMENTS

LA GARDE PASSE.

Il s'agit ici d'un jeu très ancien, nous assure-t-on, mais assez peu connu et en tout cas fort amusant. Il faut le garder pour les jours de pluie, où le temps maussade force à rester à la maison.

Choisissez la pièce la plus vaste et la moins meublée. Placez en rond, dos à dos, autant de chaises qu'il y a de joueurs, moins un. Celui-ci tourne autour des autres qui sont assis, et chante :

La garde passe, il est minuit.
Qu'on se retire et pas de bruit,
C'est la loi au Cadi
Qui l'a dit.

Ce refrain n'est pas obligatoire. Si vous en préférez un autre, rien ne s'oppose à ce que vous le choisissiez. Lorsque le promoteur a terminé son couplet, il touche à l'épaule un des joueurs assis, qui doit se lever, lui emboîter le pas et chanter avec lui une seconde édition du refrain. Il en est ainsi successivement pour tous les joueurs, de sorte que, s'ils sont quelque peu nombreux, leur chanson en répond guère à la recommandation : "Pas de bruit !"

Tout à coup, le directeur de la colonne s'assied précipitamment. Tout le monde se hâte vers la

chaise la plus proche ; mais comme il y en a une de moins qu'il n'y a de joueurs, le moins lesté demeure sans siège et c'est lui qui est alors chargé de recommencer le tour en chantant le refrain.

RAMASSE-VITE.

Les joueurs se divisent en deux camps et entourent, en s'épaulant de trente en trente pieds les uns des autres, un grand cercle dans lequel se trouvent des pelotes de neige en quantité égale à la moitié de leur nombre.

En outre, ils sont munis d'une pelote plus grosse qu'ils se jettent de l'un à l'autre. Si le joueur, à qui cette pelote est lancée, la laisse tomber à terre, tous ses camarades du même camp s'enfuient aussitôt à tire-d'aile, non, de jambes, tandis que les joueurs de l'autre camp se précipitent pour ramasser les pelotes du cercle et fusiller — s'ils le peuvent — les fuyards.

Tout joueur atteint par un projectile est condamné à faire trois fois le tour du cercle en portant un des triomphateurs sur son dos.

La partie est définitivement gagnée quand le même camp, ayant été appelé trois fois à ramasser les pelotes, a, chaque fois, atteint au moins un des adversaires.

Beaucoup d'agilité est nécessaire de part et d'autre. Mais nous croyons pouvoir compter sur vous sous ce rapport.

Trois hommes, possédant un siège en commun,

avaient acheté des mangues qu'ils se partagèrent de la façon suivante :

Dans la nuit, le premier vint à l'endroit où était la provision de mangues, qu'il divisa en trois parties égales. Il prit une des parts pour lui et, comme il y avait une mangue en plus des trois parts, il la donna au singe.

Le deuxième vint ensuite, divisa les mangues restantes en trois portions égales ; comme il y eut encore une mangue de plus, il la donna aussi au singe, prenant pour lui-même l'une des trois portions.

Le troisième, venant après les deux autres, divisa également les mangues en trois parts égales, en prit une et, comme il y avait une mangue en trop, il la donna au singe.

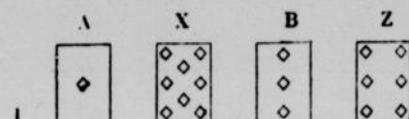
Le matin, les trois hommes arrivèrent ensemble ; ils divisèrent les mangues restantes en trois portions égales, prirent chacun leur part, et on donna toujours au singe une mangue qui se trouvait en plus.

On demande le nombre de mangues.

LES CARTES

— Le whist à quatre.

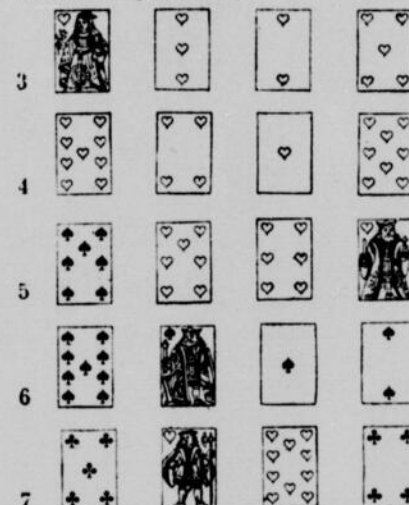
L'atout est cœur. Rien à la marque.



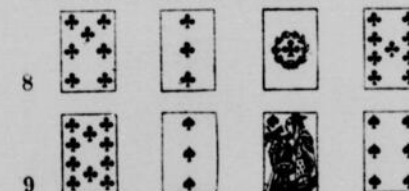
Ayant As, Dame et Valet dans sa longue couleur, A attaque par l'As et ensuite la Dame.



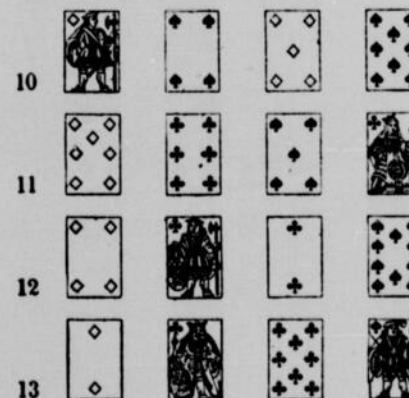
B a raison de prendre afin d'affranchir les carreaux de son partenaire.



Le 10 de cœur a été bien joué.



Sachant que A fera les quatre dernières levées dans sa couleur à carreau.



ALBUM UNIVERSEL

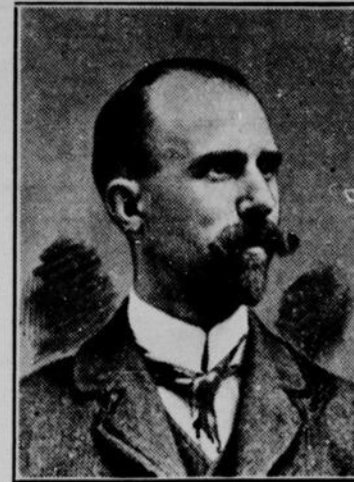
M. J.-E. Bernier, directeur.



M. Alexandre Brossard, sous-directeur.



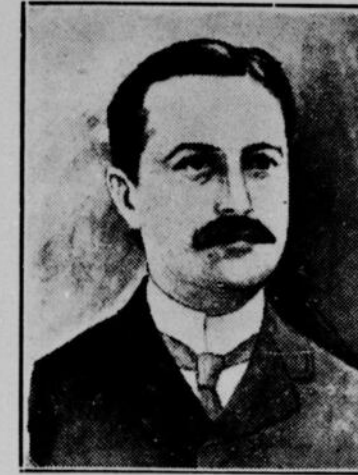
M. Auguste Hébert, président.



M. F. D. Monk, président d'honneur.



M. J.-A. Lavole, vice-président.



M. Albert Decelles, secrétaire.



M. Wilfrid Dagenais, aviseur légal.



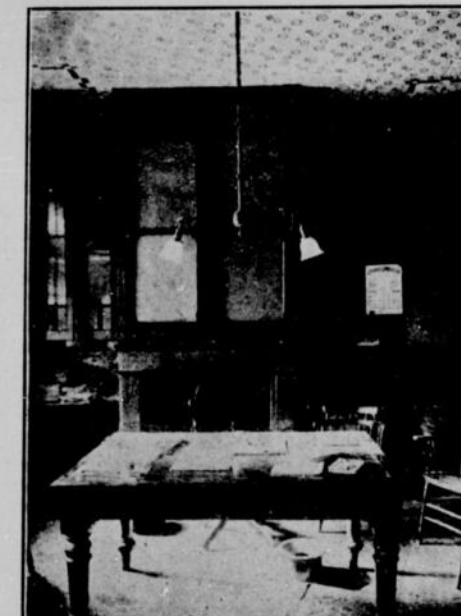
Salle de récréation de l'Union Sainte-Cécile.



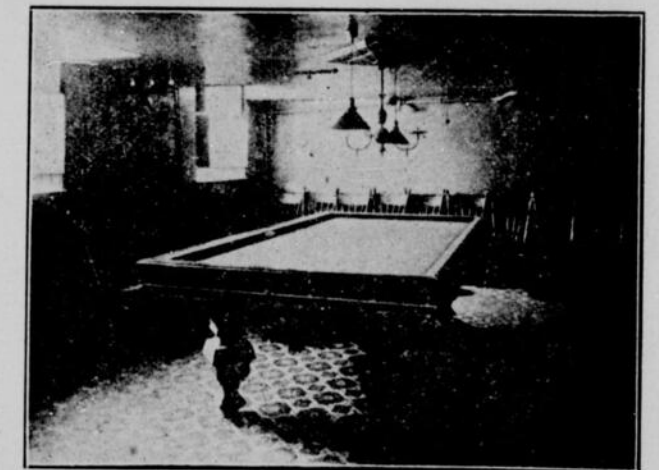
Le magnifique local de l'Union Sainte-Cécile,
46 rue Saint-Hubert.



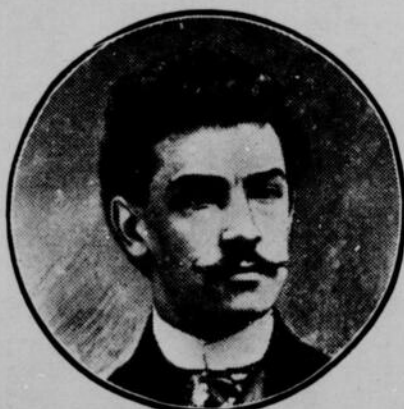
Salons de l'Union Sainte-Cécile.



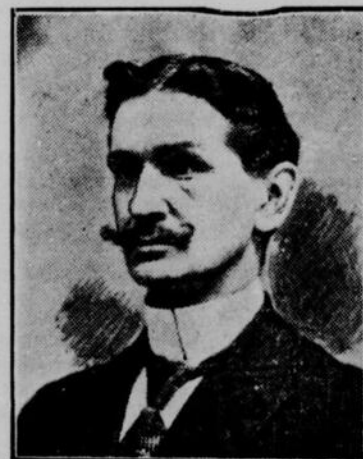
Bibliothèque de l'Union Sainte-Cécile.



Salle de billard de l'Union Sainte-Cécile.



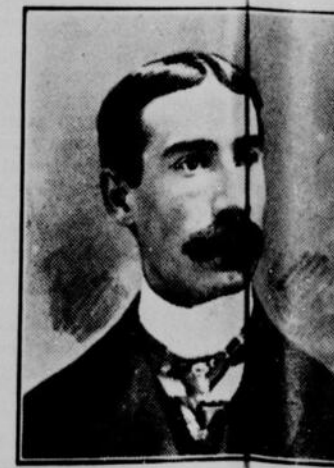
M. A. Morier, conseiller.



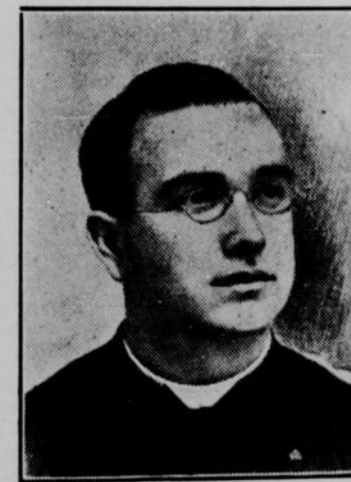
M. Edouard Beaudry, conseiller.



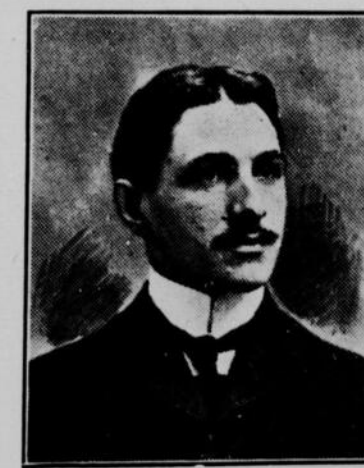
Révd Père Richard, aumônier.



M. L. H. Lespérance, conseiller.



Révd J.-B. Jobin, vice-président d'honneur.



M. Raoul Dionne, conseiller.



M. R. Bédard, commissaire-ordonnateur.

L'UNION SAINTE-CECILE DE MONTREAL

(Photographies prises spécialement pour l'Album Universel par MM. Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues Ontario et St-Denis.)

Enseignement de l'Esperanto par M. A St-Martin

GRAMMAIRE

RÈGLE : Tous les adverbes se terminent par la lettre E. Ex. : Honeste—honnêtement ; patre—paternellement ; bone—bonnement, bien.

REMARQUES.

Il nous semble que cette formation des adverbes dérivés, soit des noms ou des adjectifs, est si naturelle, que l'on se demande pourquoi on ne l'a pas adoptée dans nos langues.

Il est bien vrai que la terminaison "ment" nous donne une idée bien exacte de cette formation d'adverbes au moyen d'une terminaison ; comme on peut le voir dans les exemples cités ci-dessus, nous avons, en français, les adjectifs "honnête", "paternel" et "bon", qui nous donnent, en ajoutant le suffixe "ment", les adverbes "honnêtement", "paternellement" et "bonnement" ; mais, ce qui est bien déplorable, c'est que tous les mots se terminant par "ment" en français ne sont pas des adverbes dérivés, pendant qu'en esperanto, tous les mots terminant par "e" sont des adverbes dérivés.

Et rien que les adverbes dérivés se terminent par cette lettre.

EXERCICES :

Racine,	Nom,	Adjectif,	Adverbe
Patr'	Patro	Patra	Patre
Parol'	Parolo	Parola	Parole

Comme on peut le voir déjà, on peut ainsi créer tous les adverbes dont on peut avoir besoin, de n'importe quel adjectif, par cette simple adjonction de la lettre "e", il s'en suit, d'abord, que tous ces adverbes sont connus, ensuite, que nous possédons en esperanto une foule d'adverbes qui n'existent ni en français, ni en anglais.

RÈGLES : Tous les infinitifs des verbes se terminent par la lettre I. Ex. : Ami—aimer ; paroli—parler ; hanti—chanter ; iri—aller.

REMARQUES :

En français, nous avons 4 terminaisons : "er"

dans "aimer", "ir" dans "fuir", "oir" dans "recevoir", et "re" dans "rendre" ; en esperanto, toutes ces terminaisons sont invariablement indiquées par la lettre "i" : almer, ami ; finir, fini ; recevoir, ricevi ; rendre, redoni.

Grâce à cette terminaison, dont le son est bien connu, on sait que le verbe est à l'infinitif, même dans la conversation, et, de plus, on ne craint jamais de mal entendre, puisque les autres parties du discours ont une terminaison différente.

EXERCICES :

Racine,	Nom,	Adjectif,	Adverbe,	Verbe.
Parol'	Parolo	Parola	Parole	Paroli

RÈGLE : Le présent de l'indicatif est toujours indiqué par la terminaison AS. Ex : Mi am-as ; j'aime, vi parolas—vous parlez ; li hantas—il chante ; ili iras—ils vont.

REMARQUES :

Nous ne nous proposons pas de faire de parallèle entre tous les temps des conjugaisons des verbes en français et cette même conjugaison ; nous ferons simplement le paradigme de l'indicatif présent pour les 4 conjugaisons :

1ère conjugaison :		2e conjugaison :	
J'aim-e	Mi am-as ;	Je fini-s	Mi fin-as
Tu aim-es	Ci am-as ;	Tu fini-s	Ci fin-as
Il aim-e	Li am-as ;	Il fini-t	Li fin-as
Nous aimons	Ni am-as ;	Nous fini-ssons	Ni fin-as
Vous aimez	Vi am-as ;	Vous fini-ssiez	Vi fin-as
Ils aim-ent	Ili am-as ;	Ils fini-ssent	Ili fin-as

3e conjugaison :		4e conjugaison :	
Je reç-ois	Mi ricev-as ;	Je rend-s	Mi reden-as
Tu reç-ois	Ci ricev-as ;	Tu rend-s	Ci reden-as
Il reç-oit	Li ricev-as ;	Il rend	Li reden-as
Etc., etc.		Etc., etc.	

Et, non seulement la terminaison "as" indique le présent de l'indicatif, mais encore il n'y a que ce temps des verbes qui se termine par ces lettres.

A. SAINT-MARTIN.



Les quatre premiers nageurs.

Une médaille d'or a été décernée au premier et un objet d'art au second.

Les trois premiers professionnels se sont classés comme suit :

1er, M. Anton Kiener, en 1.6 ; 2ème, M. Carlo Jurkovits, en 1.7 ; 3ème, M. Franz Königswieser, en 1.25, tous trois habitant aussi Abbazia. Le premier a reçu une médaille et une montre en or, et le second un objet d'art.

Nous reproduisons ci-contre le portrait des deux premiers de chaque catégorie, c'est-à-dire, en commençant par en haut : de MM. Kiener, Jurkovits, Jelussich et Bauer. Ces quatre champions prennent régulièrement leur bain de mer, chaque jour, durant toute l'année, et quelle que soit la température. On peut juger, à leur mine gaillarde, qu'un tel régime n'a rien de nuisible.

L'INNOCENCE

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle
Que nous y resterons les été et l'hiver !
Nous verrons alentour fluer l'eau qui dégèle
Et les arbres jaunés y redevenir verts.

Les jours harmonieux et les saisons heureuses
Passeront sur le bord lumineux du chemin,
Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses
S'enlacent en jouant et se tiennent les mains.

Un rosier montera devant notre fenêtre
Pour baptiser le jour de rosée et d'odeur ;
Les dociles troupeaux qu'un enfant mène paître
Répandront sur les champs leur paisible candeur.

Le frivole soleil et la lune pensive,
Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers,
Reflèteront en nous leur âme lasse ou vive
Selon les clairs midis et les soirs familiers.

Nous ferons notre coeur si simple et si crédule
Que les esprits charmants des contes d'autrefois
Reviendront habiter dans les vieilles pendules
Avec des airs secrets, affairés et courtois.

Pendant les soirs d'hiver, pour mieux sentir la
[flamme,

Nous tâcherons d'avoir un peu froid tous les deux,
Et de grandes chartés nous danseront dans l'âme
A la lueur du bois qui semblera joyeux.

Emus de la douceur que le printemps apporte,
Nous ferons en avril des rêves plus troublants,
—Et l'Amour, sagement, jouera sur notre porte
Et comptera les jours avec des cailloux blancs.

Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

LE SPORT DE LA NATATION

Des courses de nageurs viennent d'avoir lieu à Abbazia, qui sont aussi de nature à intéresser, non seulement les fervents de la pleine eau et des joies puissantes de la natation, mais même les profanes, en raison de la date choisie — 15 janvier ! — pour ce genre d'exercices.

Organisées sous le haut patronage de l'archiduc Louis-Victor, frère de l'empereur d'Autriche, elles ont entièrement réussi, sous les yeux d'une affluence considérable de spectateurs.



Le départ de la course des amateurs.

Deux épreuves de 100 mètres ont été courues, l'une ouverte aux amateurs, l'autre aux professionnels.

Dans l'épreuve des amateurs, les trois premiers concurrents sont arrivés dans l'ordre suivant :

1er, M. Edmond Jelussich, en 1.40 ; 2ème, M. Ignaz Bauer, en 2 ; 3ème, M. Franz Schmidt, en 2.5, tous trois habitant Abbazia.

ÉCHOS

Il y a six cents ans cette année que la boussole fut inventée par Flavio Givra, un pilote d'Almafi, ville du royaume de Naples, située sur le golfe de Palerme. Les compatriotes de l'inventeur, d'ailleurs méconnu de ses contemporains, se disposent à fêter cet anniversaire, qui comprendra l'érection d'un monument et des fêtes pittoresques.

Les gens qui "perdent la boussole" — ils sont nombreux — ne pourront moins faire que d'assister à ces fêtes.

Voici la période des orages, mais que les natures impressionnables se rassurent, la foudre ne fait, en réalité, qu'un très petit nombre de victimes.

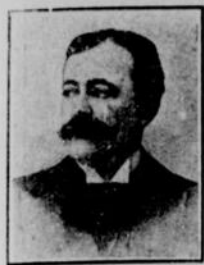
Selon une statistique dressée par le bureau météorologique des Etats-Unis, embrassant une période de onze ans — de 1890 à 1900 — il y a eu, pour ce pays, un total de 4,017 personnes tuées, soit une moyenne annuelle de 377. La population des Etats-Unis étant de près de 70 millions, c'est donc une personne sur 200,000 qui a succombé à la foudre. Je sais bien que si on pouvait avoir l'avis de cette seule personne, elle trouverait que c'est une de trop !

Des diverses constatations faites un peu partout, il résulte que, sur 14 victimes de la foudre, 11 ont été frappées en plein air, et 3 seulement dans les maisons.

Donc, le mieux à faire, en cas d'orage, c'est de rester tranquillement chez soi, quand on peut le faire, bien entendu.

SOUVENIRS ET PAYSAGES

PAGE LITTÉRAIRE EMPRUNTÉE A L'ŒUVRE DE M. MARCEL PREVOST



Marcel Prevost

Chaque fois que je reviens dans ce pays de Gascogne, la simplicité des mœurs de la France méridionale me frappe, par son contraste avec la complication du "confortable moderne", objet du désir et de l'effort de tout bon citoyen de Paris. On n'expliquerait pas cette simplicité par la ruine des propriétaires : d'abord, l'édifice agricole est à peu près restauré chez nous ; puis, même aux jours

d'extrême prospérité — d'une prospérité telle que les domaines de Normandie ou de Flandre n'en donnent aucune idée, — ce fut ainsi. Simplicité de la maison : le type ordinaire est ce qu'on appelle ici une chartreuse, c'est-à-dire une construction à un seul étage, parfois flanquée d'un tour quadrangulaire coiffée de sa pyramide de tuile, — c'est tout le château du cadet de Gascogne. Autour de ce château élémentaire, point de parc. L'usage n'est pas de clore les propriétés ; c'est même un des charmes de la région pour le promeneur, qui peut marcher droit devant soi sans jamais rencontrer d'obstacle. Juste au pied de son perron, un de mes plus considérables voisins a fait tranquillement semer du sainfoin : le bétail pacage sous les fenêtres. D'ailleurs, presque partout, la métairie s'accroche au château, tout au plus séparée par une cour. L'ameublement est à l'avant-garde, excepté dans quelques grandes familles, où l'héritage a maintenu de belles pièces, et dans les demeures colonisées par des Parisiens. Nul appareil de chauffage. L'hiver, on allume du feu dans une seule cheminée de la maison, outre la cuisine. Peu de luxe d'équipages, quoique le pays nourrisse une excellente race de chevaux. Les jeunes filles, surtout les paysannes, sont, il est vrai, extraordinairement coquettes ; en revanche, aucun souci de la toilette chez les bourgeois... Voilà, entre mille autres, quelques-uns des traits de mœurs qui s'imposent à l'observation de l'étranger arrivant du Nord de la Loire dans nos contrées du Sud-Ouest.

Et je conçois, certes, que l'admirateur convaincu de la maison à sept étages, qui se pâme devant l'ascenseur, la galerie, les inéluctables portes à petits carreaux, les monte-charges, les commutateurs et les murs stuqués de blanc, s'effare un peu devant cette simplicité radicale de l'habitation gasconne et des gens qui y vivent. Je conseille cependant, à ce partisan du confortable moderne, de passer outre ses étonnements, de séjourner quelque temps en Albret ou en Gascogne. D'abord, il comprendra le pourquoi de cette apparence simplicité et ce qu'elle cache de raffinement coûteux. Ensuite, ses idées sur le vrai luxe, ou, du moins, sur le confort essentiel, en seront peut-être modifiées.

Il faut partir de ce principe que le confort rural de la France du Midi ne donne rien à l'apparat. Par des après-midi ordinairement chauds, il est incommode de porter un faux-col anglais de six pouces de haut. N'essayez pas d'acclimater ici le faux-col anglais. Et, de façon générale, point de faux-col, point de raideur : le premier luxe est d'être à l'aise. Un savant égoïsme épique va présider à l'arrangement d'une vie dont les dehors resteront médiocres. Cette maison ne se décore d'aucune architecture compliquée ; mais, outre que les lignes en sont agréables, bien latines, notez avec quel soin on l'abrite du vent dominant et de l'extrême ardeur du jour, observez l'épaisseur des murailles, les volets peints qui permettent de faire l'obscurité complète dans les chambres, si la fantaisie vous prend d'une sieste diurne. Elle n'a qu'un étage ? Système infiniment plus pratique que celui de l'ascenseur pour épargner aux paresseux la fatigue de l'escalier. Puis, dans son plan bon enfant, quelle large dépense de l'espace, ce premier luxe de l'habitation ! Les pièces de réception laissent à désirer, dirait un ar-

chitecte parisien ; mais les chambres sont vastes et commodes, pourvues de profondes armoires et de ces innombrables "débaras" chers aux ménagères de province.

Le procédé de chauffage est insignifiant ? N'oubliez pas que les froids rigoureux ne durent jamais longtemps ; fût-ce en janvier, dès que le soleil jette un rayon, il fait tiède, et, pour la nuit, le poêle absent est remplacé par la voluptueuse "coïte", où s'entassent pour deux cents francs de fine plume. Même le couple paysan possède cette coïte. Quel amateur du confortable moderne s'offre un matelas de dix lous ?... La salle à manger est meublée à la diable ; parfois, le papier de tenture y porte des traces de mouches vieilles de cinquante ans ; mais on y mange, à l'occasion, comme jamais chef parisien ne fait manger ses maîtres. Le chef parisien aurait bien tort de se gêner, d'ailleurs. Parmi cette population flottante de convives qui s'assoient chaque soir aux tables de Paris, ornées de fleurs et de statuettes, il n'y en a pas un sur dix qui sache le goût du vin ou la saveur des mets. Ici, l'on ne met ni fleurs ni objets d'art sur les tables ; mais votre hôte connaît la saison propre à chaque viande, à chaque légume ; le vin qu'il vous sert est un breuvage choisi par lui, dont il a surveillé, depuis dix ans, la santé et le progrès. Sa cuisinière ignore les horribles sauces achetées toutes faites, les suspectes glaces de viandes, les jus cédés à bas prix ; mais elle use de deux assaisonnements que négligent trop souvent les chefs qualifiés : le temps et le soin...

Ces ortolans que vous dégustez, on les a engraisés en cage, dans la maison même, depuis six mois. Cet "estouffat" de bœuf, si savoureux que vous le croiriez préparé avec des herbes et des paroles de sorcellerie, il cuit sur la cendre depuis deux jours et une nuit, n'ayant, comme coulis, qu'un verre d'armagnac... L'agneau dont vous découpez la selle parfumée, — depuis sa naissance a tété deux brebis, ses deux nourrices exclusives, afin que sa chair fût plus grasse et plus corsée... Ce modeste entremets de ménage, dès que vous y goûtez, efface le souvenir de toutes les "glaces" Cyrano, de toutes les "bombes" duc de Gènes : — la cuisinière l'appelle tout simplement "un réduit" et il n'y entre que du lait excellent, des oeufs, du sucre, une gousse de vanille ; seule, ment, il faut vingt-quatre heures pour le fabriquer. Que deviendrait le pari mutuel si nos chefs parisiens consacraient vingt-quatre heures à un entremets ?... Aussi, pour consommer ces magnifiques repas du Languedoc, de l'Albret, de la Gascogne, faut-il s'attabler de midi à cinq heures. A Paris, on se met à table à huit heures trois quarts ; et le dîner doit être fini une heure plus tard, pour ne pas faire attendre les amis invités après dîner, ceux qu'on appelle irrévérencieusement des "cure-dents". Le maître d'hôtel presse le service : deux minutes pour le potage, quatre pour les entrées, cinq pour les relevés et les rôtis, et ainsi de suite, comme dans une gare. Il a bien raison. A part quelques tables ultra-privilegiées, tout cela vaut si peu !

Autre différence entre le luxe de Paris et le luxe provincial de nos contrées : le premier est une habitude, un besoin permanent du Parisien, tandis que le Méridional français s'éprend ou se déprend de son luxe au hasard des jours, suivant la caprice de son humeur. Hier, le repas de Gamache : l'agneau surnourri, les ortolans, les crûs de la grande année ; — demain, quelques fèves sur du pain, "un raisin" et trois verres de piquette. C'est qu'ici la simplicité est vraiment innée, tissée dans l'âme. Même le confortable ne plaît que par à-coups, comme une fête. Trop continu, il consommerait, il gênerait à la fin. Mais, quand une fantaisie pousse soudain dans l'âme naturellement simple de l'habitant, elle y devient tout de suite prépondérante, démesurée, tyrannique. Aucune raison d'économie ne la combat efficacement. J'ai vu un propriétaire du voisinage dépenser le quart de sa petite fortune à faire transplanter, et replanter devant sa porte, un superbe chêne qu'il avait remarqué dans la lande. Pour tout dire, les gens du Sud-Ouest sont des poètes, et qui comprennent le

luxe en poètes. Tantôt leur imagination, sans cesse en travail, suffit à créer autour d'eux le somptueux décor qui leur agrée, et, dès lors, à quoi bon des demeures magnifiques, de riches tentures, des services précieux, des valets corrects et stylés, — puisqu'ils revont bien au delà de ce que réalise un milliardaire américain ?... Tantôt cette même imagination leur suggère un désir précis, concret, et alors il faut que son désir atteigne son objet coûte que coûte, et sans délai ; ils refusent de voir les obstacles, ils refusent de calculer la dépense d'effort et d'argent. Leur magnifique puissance de rêve, quittant soudain les nuages pour aborder les réalités, prétend s'y mouvoir avec la même impérieuse liberté.

Des deux luxes — luxe de Paris, luxe de Gascogne — quel est le vrai ? Celui de Paris est plus banal : c'est le vêtement tout fait acheté dans le magasin de confection. Tous les salons se ressemblent, toutes les tables servent la même chèvre ; au Bois, il n'y a pas un équipage sur cinquante qui se distingue des autres. Le luxe parisien est banal, précisément parce qu'il est continu et tend à devenir universel. Le luxe de Gascogne est intermittent, fantaisiste, un peu incohérent parfois ; mais il est infiniment plus personnel, plus spontané, plus savant même. Toutes les fois qu'il prend la peine d'exister, il est, en somme, plus réellement "du luxe". Seulement, c'est un luxe à éclipses.

Et ce que je dis ici de nos régions du Sud-Ouest, sans doute — en tenant compte des différences de tempérament entre les divers petits peuples qui composent la France — on pourrait le dire de toute la province française. Quand chacun de nous évoque une époque de singulière plénitude, de joie, de large abondance dans sa vie, presque infailliblement il revoit un coin privilégié de la douce terre de France, mais toujours loin de Paris...

Heureux ceux d'entre nous qui gardent de tels souvenirs ! Nos enfants en auront peu, car, insensiblement, tout cela change. Même dans nos lointaines contrées pénètrent déjà le confort à la grosse, le luxe confectionné de la capitale. Et je fais des vœux égoïstes pour que les simples mœurs de Gascogne, et le sens local de la vie plantureuse, durent au moins autant que moi !...

MARCEL PREVOST.

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante. Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps. La cour au puits sonore et la vieille servante, Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé les tentures de Flandre, Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ; Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épingle, Parfois un long soupir monte et fuit au hasard, Comme un écho des jours où, pimpante et jeune, La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre. Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor : Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre, D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées, Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet Une fleur sèche y dort depuis soixante années : Le livre, c'est "Zaire", et la fleur, un "oeillet".

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume, La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil... Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume La couleur de sa joue et l'éclat de son oeil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire Vers l'oeillet, qu'elle a peur de briser dans ses doigts : Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire, Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée Dans le vieux livre noir par la main d'un ami, Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée La page où soixante ans l'oeillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE



Fig. 1.—Lorsque vous préparez des pommes de terre frites, coupez-les sur le sens de la longueur.

LE VRAI POT-AU-FEU.

Beaucoup de cuisinières, surtout les plus jeunes, sont convaincues qu'elles savent parfaitement mettre le pot-au-feu. C'est si simple en apparence ! Faire bouillir un morceau de viande plus ou moins longtemps, et ajouter des légumes, selon son goût...

Eh bien, mesdames et mesdemoiselles qui pensez ainsi, vous vous trompez ; et le pot-au-feu, pour être succulent, c'est-à-dire pour obtenir un bon potage et avoir un excellent bouilli, demande plusieurs conditions essentielles. Les voici :

Avec cinq livres de viande de bœuf, trois pintes d'eau, un abatis de volaille, les légumes, on obtient deux pintes et demie de bouillon. — Pour faire plus économiquement, vous pouvez prendre la grosse poitrine, le paleron, les plates-côtes ; la tranche grasse vaut mieux que le gîte. Mais le meilleur, c'est la bavette d'ailloyau. — Ajoutez un os à moelle, que vous habillez d'une mousseline.

OBSERVATION. — Les cuisinières expérimentées ont soin de piquer leur bœuf d'une gousse



Fig. 4.—Les miettes de pain que vous devez utiliser pour faire les croquettes doivent être prises dans la bonne mie de pain.

d'ail. Mais ceci est affaire de goût, et d'ailleurs, ce n'est pas classique.

Mettez bœuf, os et abatis dans la marmite (en terre ou en fonte), ayant déjà servi ; n'employez jamais une marmite neuve. Versez-y trois pintes d'eau froide ; salez avec une petite pincée environ de gros sel. Placez sur feu vif.

Lorsque l'ébullition commence, écumez très soigneusement ; ajoutez un verre d'eau froide ; écumez de nouveau. Puis, dès que le bouillonnement a repris, surveillez la marmite avec attention, afin de saisir le moment où l'ébullition commencera à se développer vivement. Alors, réglez votre feu de façon que le bouillon ne fasse plus que frémir. Laissez cuire ainsi, avec le couvercle de la marmite entr'ouvert, afin de faciliter l'évaporation ; sans cette précaution, votre bouillon serait trouble.

Après deux ou trois heures de cette "cuisson lente" (la douceur de l'ébullition est désormais indispensable jusqu'à la fin), ajoutez deux carottes, deux navets, deux poireaux, un morceau de céleri, un panais, un oignon coloré au four, un quart de chou blanc ou frisé, et une pincée de cerfeuil.

Les légumes du pot-au-feu ne demandent pas plus de deux heures de cuisson. Par conséquent, il faut compter, au total, cinq heures environ ; six au maximum.

Lorsque vous voulez prendre du bouillon pour le potage, passez-le à la passoire fine. D'autre part, tenez votre bœuf au chaud, en le suspendant, soit dans la passoire, soit sur une large écumoire, dans la marmite, jusqu'au moment de servir.

Servez sur des tranches de pain grillées, après avoir ajouté à votre pot-au-feu une pincée de poivre ; quelques-uns des légumes, coupés, peuvent être servis dans la soupière ; le surplus sera rangé autour du bœuf, sur le plat.

CONSERVATION DU BOUILLON. — Pour le conserver deux jours, il suffit de le verser dans une terrine vernie, tout doucement, de telle sorte qu'il ne forme dépôt au fond de la marmite y reste bien ; c'est ce qu'on appelle "décantier" ; cette terrine devra demeurer exposée à un courant d'air. Mais, si l'on désire le conserver plus longtemps, il faut le verser dans des bouteilles, et le recuire au bain-marie.

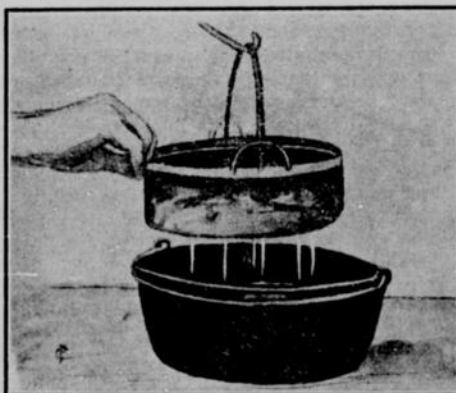


Fig. 3.—Voici comment vous devez égoutter votre graisse lorsque vous préparez des pommes de terre frites.

TRUITES A LA MEUNIERE.

Ce sont surtout les petites truites de rivière qui conviennent pour ce plat ; elles doivent être très fraîches (vives même, si cela se peut).

Videz-les par le ventre ; ébarbez un peu les nageoires ; écaillez-les, et mettez-les pendant quelques minutes dans du lait. Puis retirez-les pour les rouler dans la farine, sans les ciseler. — Mettez dans la poêle du beurre et de l'huile, autant de l'un que de l'autre. Lorsque cette friture est chaude, mettez-y les truites, placées de façon qu'elles ne se touchent pas. Le feu doit être clair, sans être trop ardent ; car il faut que les truites se cuisent purement et simplement ; or, lorsque le feu est trop fort, elles se colorent fortement en brun, tandis que le dedans reste saignant et mal cuit. — Retournez-les, et, quand elles sont de belle couleur dorée, retirez-les ; placez-les dans un plat chaud.

Alors, essuyez bien la poêle ; faites-y fondre un morceau de beurre frais ; lorsqu'il est fondu-figé, versez-le sur les truites ; puis, saupoudrez-les de sel, de poivre et d'une pincée d'échalottes, coupées finement.

Servez avec des assiettes très chaudes.

On ne doit jamais se servir, pour faire la sauce, du beurre de la friture ; car, pour réaliser une fai-



Fig. 2.—Lorsque vous préparez des croquettes, roulez-les bien dans la farine jusqu'à ce qu'il y en ait une couche égale.

ble économie, on gâte un plat qui aurait été exquis.

LE POTAGE FAVORI DE SARAH BERNHARDT.

Pour exécuter le potage que la grande tragédienne préfère, autrement dit le "Potage Sarah-Bernhardt", ayez d'abord un consommé de volaille, et des meilleurs ; il vous servira tout à l'heure.

D'autre part, vous avez préparé ce qui suit : — une truffe de bonne grosseur, à peler et ensuite à couper finement en julienne ; — de la moelle de bœuf très fraîche, que vous coupez en rondelles de un pouce de diamètre environ ; il vous faut deux douzaines de ces rondelles ; — autant de petites quenelles de volailles au beurre d'écrevisse, fines, minces, plutôt longues que courtes ; — des pointes d'asperges très vertes ; comme mesure, ce qu'il en entre dans la moitié d'un verre de table ordinaire.

Près du moment de servir, pochez au consommé vos rondelles de moelle ; faites un tapioca léger, avec votre consommé ; ajoutez-y la julienne de truffe, vos petites quenelles rouges, vos pointes d'asperges, vos rondelles de moelle, et servez aussitôt.



Fig. 5.—Pour saucer vos croquettes, utilisez trois assiettes creuses ; une pour la farine, une pour l'œuf battu et l'autre pour les miettes.



Fig. 1. Boléro Monte-Carlo. --- Photographié spécialement pour "l'Album Universel" par Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.

C'est la saison plus que jamais des costumes-tailleur, et, puisque, charmantes lectrices, c'est le refrain habituel de chaque année, je transcris le vieux cliché : les dernières modes sont plus attrayantes que jamais.



Fig. 2. Boléro Monte-Carlo. --- Photographié spécialement pour "l'Album Universel" par Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.

LA MODE ILLUSTRÉE

COSTUMES-TAILLEUR DE SAISON

Dernières modes de New-York d'après les modèles spécialement fournis à "l'Album Universel" par le professeur de coupe, M. J. R. Viau, autrefois de New-York.

Comme vous le voyez par les gravures qui ornent cette page, j'ai voulu vous fournir de l'"authentique". Grâce au précieux concours du professeur de coupe J. R. Viau, que "l'Album Universel" a présenté à ses lecteurs dans son dernier numéro, ainsi qu'à la gracieuseté de l'établissement de modes bien connu "Novi Mod", de la rue Sainte-Catherine-Ouest, je suis en état de vous offrir aujourd'hui des modèles "genuine" des plus récents costumes-tailleur (printemps 1903), et photographiés sous la surveillance du professeur Viau par l'excellente maison Laprés et Lavergne, coin des rues Ontario et St Denis. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que ces magnifiques costumes ont été



Fig. 3. Jaquette Monte-Carlo. --- Photographié spécialement pour "l'Album Universel" par Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.

confectionnés par l'établissement "Novi-Modi" d'après le système de coupe du professeur Viau. Quant à la charmante personne qui s'est si gracieusement prêtée aux exigences de la mode comme de la photographie nous l'en remercions de tout coeur, et nous garderons bien de dévoiler son nom, par respect pour la parole donnée. Nous laissons à chacun de deviner la personnalité.

J'en viens maintenant à la description détaillée des costumes telle qu'elle m'a été fournie par le professeur Viau.

Les figures 1 et 2 représentent un Boléro Monte-Carlo, magnifique costume de rue en piqué français (basket cloth) couleur gris Oxford. Les appliqués sont en satin blanc et noir ; la doublure en satin noir. La jupe cloche comprend neuf lés avec remplis ainsi que yoke avec appliqué blanc.

La figure 3 représente une jaquette (jacket) Monte-Carlo, la dernière nouveauté de New-York, en étoffe drab avec doublure en satin de même couleur, et double collerette. On remarquera aussi deux plis creux devant et en arrière. Manche cloche. La jupe cloche comprend sept lés avec plis creux derrière.

Les figures 4 et 5 représentent un costume de toilette en "étoffe pour dames" bleu-marin (ladies' cloth). Blouse russe avec collerette et appliqués



Fig. 4. Costume de toilette. --- Photographié spécialement pour "l'Album Universel" par Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.

de soie noire. Petite jupe avec remplis en arrière. La jupe cloche comprend neuf lés.



Fig. 5. Costume de toilette. --- Photographié spécialement pour "l'Album Universel" par Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.

JOURS D'ATTENTE

Grande Valse inédite pour Piano

Pour Piano

RODOLPHE BERGER

PIANO

Moderato

P

VALE

Mouv. de Valse très lente

bien chanté

hésitant

retenez

dim.

mf

court

Pour finir
al Coda

Même mouv.

grazioso mf

espress.

rall.

a Tempo

a Tempo

rall.

mf

p

rall.

rall.

bien chanté

retenez

cresc. *mf*

à la Tsigane *mf*

The left page contains six systems of musical notation. Each system consists of a piano (p) staff and a vocal (v) staff. The key signature is one sharp (F#). The first system is marked 'bien chanté'. The second system has a fermata over the vocal line. The third system has a fermata over the piano line. The fourth system has a fermata over the vocal line and is marked 'retenez'. The fifth system has a fermata over the piano line and is marked 'cresc.' and 'mf'. The sixth system is marked 'à la Tsigane' and 'mf'.

1^{re} *2^e* *Lent*

Presser

CODA

du S
au S
puis
al
Coda

The right page contains six systems of musical notation. Each system consists of a piano (p) staff and a vocal (v) staff. The key signature is one sharp (F#). The first system has a fermata over the piano line. The second system has a fermata over the vocal line. The third system has a fermata over the piano line. The fourth system has a fermata over the vocal line and is marked '1^{re}' and '2^e'. The fifth system has a fermata over the piano line and is marked 'Lent'. The sixth system has a fermata over the vocal line and is marked 'Presser'. The seventh system is marked 'CODA' and has a fermata over the piano line. The eighth system has a fermata over the vocal line and is marked 'du S', 'au S', 'puis', 'al', and 'Coda'.

SAIS-TU ?...

[Le dernier succès des salons parisiens]

Poésie de LE LASSEUR DE RANZAY

H. de FONTENAILLES

CHANT *Moderato assai* $\text{♩} = 84$ *p*

PIANO *Moderato assai* *p*

Sais - tu qu'en ces jours tisseurs d'or — Que l'é-

té vêt comme une é - char - pe Sous les bois pleins d'accords de har - pe Ou

Un peu retenu. Un peu pressé *cresc.*

chante et fleurit Messa - der — Sais - tu qu'il est près de la grè - ve Un toit

Retenu *a Tempo*

frais de pam - pres vé - tu — Ou las d'atten - te meurt mon rê - ve

a Tempo

pp Sais - tu? *p* Crois - tu quatre mille ser - ments — Que l'a-

mour sème sur sa rou - te Il en soit un dont nul ne dou - te Et qui dure au cœur des a-

Un peu retenu Pressez *cresc.*

ments — Crois - tu que les mots dans ta bou - che, Garde - ront le sens qu'ils ont eu — Le

suivez Pressez *cresc.*

pp Retenu. *a Tempo più lento* (comme un murmure jusqu'à la fin)

soir où tu fus moins fa - rou - che Crois - tu? Voux -

Retenu *a Tempo più lento*

tu qu'auprès des sables d'or — Que la mer frange d'une é . char . pe Sous les

bois pleins d'accords de har . pe Où chante et sourit Messi . dor — Veux .

— tu qu'au tournant de la grè . ve Sous le toit de pam-pres-ve . tu — Nous al .

Retenu

— lions où t'attend mon rê . ve Veux - tu? —

a Tempo!

suivent

ÉCHOS

On vient de découvrir à Rouen, dans le voisinage de la rue du Hallage, les vestiges d'un passage souterrain voûté, en pierre, cité dans les anciens historiens de Rouen comme conduisant du premier château des ducs de Normandie à la place de Gaillardbois. Cette galerie voûtée fut démolie en 1508, par ordonnance de l'Echiquier, mais on en voyait encore les restes il y a deux siècles.

Cette voûte souterraine, dont on voit l'arcade en pierre, a été englobée dans la fosse d'aisances d'une maison démolie de la rue du Hallage, mais on peut s'apercevoir qu'elle se prolonge encore sous la rue elle-même. Cette découverte est des plus curieuses et pique l'émulation des archéologues.

A Londres, plus que partout ailleurs, on fait une guerre sérieuse aux fumées industrielles, nuisibles à la santé publique et destructives des édifices, car la fumée, alliée aux brouillards fameux de la Tamise, semble produire son maximum d'action néfaste. Et malgré les efforts de la Société pour la suppression de la fumée de charbon (Coal smoke abatement Society), les habitants et les monuments continuent à souffrir d'un état de choses dont les fumées parisiennes ne peuvent donner qu'une faible idée.

Le professeur A. H. Church a recueilli, sur la corniche de la cathédrale Saint-Paul, un échantillon de l'enduit, couleur de suie, qui souille la façade de l'édifice. Le bloc détaché n'a pas moins de cinq pouces d'épaisseur. Il est formé pour un centième seulement de carbone additionné de dépôts terreux. La majeure partie est constituée par des grains de gypse (sulfate de chaux) résultant de l'action de l'acide sulfurique contenu dans l'atmosphère de la cité sur les pierres calcaires du monument.

Quel effet néfaste doit produire sur les poumons londoniens cette fumée où les particules charbonneuses sont mêlées aux vapeurs du vitriol, je vous le laisse à penser.

La découverte de nouveaux gisements pétrolifères au Texas donne un vif intérêt d'actualité à la question de la substitution du pétrole à la houille, comme combustible pour la navigation. Elle présente de grands avantages, témoin l'exemple suivant :

Le "Murew", de la Compagnie Shell, vient de faire un voyage d'essai, de Singapour à Londres. La traversée, par mauvaise mer, a duré soixante-huit jours, compris une relâche de quatre jours au Cap. La consommation de l'huile a varié entre dix-sept et dix-huit tonnes par jour. Avec du Cardiff, il en aurait fallu vingt-un, et trente-deux avec du charbon japonais. L'économie est donc considérable, mais il y a encore d'autres avantages. Le pétrole était logé à l'avant, dans le double fond du navire, endroit où on ne pouvait placer ni charbon ni marchandises. Tout le centre du steamer restait donc libre pour le fret. En outre, comme l'huile circule dans des conduits et est pompée, il a suffi de trois soutiers pour la manoeuvre, alors qu'en le navire en employait vingt-quatre pour le transport du charbon des soutes à la chaudière.

Grosse émotion, en Angleterre, provoquée par ce fait que l'autorité militaire veut absolument faire détruire le rocher de Shakespeare (Shakespeare's cliff), sous prétexte qu'il gêne les exercices de tir de l'artillerie. Ce rocher est rendu à jamais célèbre par le grand poète, qui y a placé quelques-unes des scènes les plus émouvantes de sa tragédie du "Roi Lear".

Les protestations du public sont vives et unanimes contre la destruction de cette relique.

Suscignes gaies :

Lu sur la devanture d'un marchand de charbon : "Au Coke Gaulois".

Puis, sur celle d'un marchand de vins, cidres et poirés : "Au Cidre du Liban".

Chez un décroqueur normand : "Ici on cidre les bottes."

A la Caserne :

— Le caporal m'a dit, c'matin, que j'étais un "soldat réfractaire", parce que j'avais point allumé le feu ; c'que ça veut dire ?

— Je m'en vas t'expliquer ça : Une brique réfractaire va au feu, pas vrai ? Eh bien ! un soldat qu'est réfractaire n'y va pas !

ON NE PEUT LE NIER.

Le BAUME RHUMAL guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche.

NAIVETÉ



1.—Cette lettre est pour monsieur, vous appuierez sur le timbre, il viendra et vous la lui remettrez.



2.—J'appuie sur le timbre depuis que madame est sortie, et monsieur n'est pas encore venu...

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 16 MARS 1933

Grand Drame Populaire

LA GRACE DE DIEU,

PAR A. DENNERY

Avec toute la troupe du Théâtre National.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq centimes suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents en contient assez pour un an. 12 n

Madame, ouvrant l'"Officiel" de ce matin, y voit le mouvement du Mérite agricole.

—Eh bien ! dit-elle à son mari, tu l'as enfin ce poireau !

—Dame, répond-il, j'ai assez "poireauté" pour l'avoir !...

VARIÉTÉS

Au Finance-Club :

—Ce X, ce banquier, si dur aux pauvres, si cruel et si cupide...

—Eh bien ?

—Eh bien, il a la pierre.

—Ah ! son cœur est descendu ?

Le poète Z..., qui raffole des auteurs du XVII^e siècle, fourrage avec ardeur dans la boîte d'un bouquiniste des quais.

—Tu n'es donc pas à la mer, comme tout le monde ? lui demande un ami.

—Mon cher, je suis à la recherche d'un petit Rotrou pas cher !

Un voleur s'étant introduit dans un des appartements de Louis XIV, que des peintres réparaient, s'avisait de décrocher une pendule.

Au même instant le roi entre ; le voleur, sans perdre la tête, dit : "Je crains bien que l'échelle glisse."

Le prince, persuadé que ce doit être quelqu'un de service, s'avance pour tenir le pied de l'échelle, de crainte d'accident.

Peu d'instants après, le roi apprend qu'on avait volé une pendule. "N'en dites rien, fit-il, car je suis complice du vol, j'ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait."

VIN MARIANI

LE GRAND TONIQUE

Pour les
Femmes Nerveuses
et les
Hommes Faibles

POUPEE
HABILLEE
Gratis!

Fillettes, aimeriez-vous avoir cette belle poupée habillée ? Si oui, envoyez votre nom et votre adresse sur une carte postale, et nous vous enverrons 12 beaux paquets de délicieux parfum en 6odeurs : violet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Vendez-les à 10c. chacun, envoyez-nous \$1.20, et nous vous enverrons tout de suite la plus belle Poupée que vous ayez jamais vue. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allègres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chics petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher.

Eva Gilles, New Westminster, B.C., dit : "J'ai reçu votre jolie Poupée, et je suis très contente. Elle est une belle."

Lizzie Sproule, Newdale, Man., dit : "J'ai reçu la Poupée et je pense qu'elle est une jolie prime. Elle est la plus belle poupée que j'aie jamais eue."

Gertie McDonald, Bonaville Bay, Nfld., dit : "Je vous remercie très bien pour ma belle poupée. J'en suis très contente."

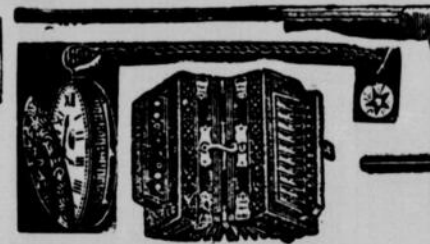
Fillettes, pensez une bonne occasion nous vous offrons. Vous recevez cette jolie grande poupée tout habillée pour une vente de seulement 12 paquets de parfum.

Napoleon Pare, Quebec, dit : "J'ai vendu le parfum en si peu de temps que vraiment je ne savais à qui les donner."

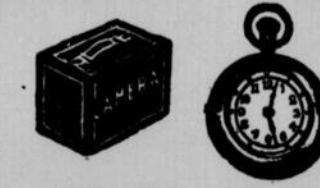
Victoria Deguire, Ste. Justine, Que., dit : Je n'ai pas eu de difficulté à les vendre. C'est une excellente affaire.

Ecrivez aujourd'hui et vous aurez la poupée.

Rose Perfume Co. Dept 1977, Toronto



AIR RIFLE



GRATIS

GARÇONS! FILLETES!

Nous envoyons, gratis, des centaines de Montres élégantes, Bagues, Caméras, Instruments de musique, Carabines, Pumes Fontaines, Habilllements et des centaines d'autres primes de valeur pour la vente de nos gros paquets de 10c, de 25c, 50c, 75c, 1.00, 1.50, 2.00, 2.50, 3.00, 3.50, 4.00, 4.50, 5.00, 5.50, 6.00, 6.50, 7.00, 7.50, 8.00, 8.50, 9.00, 9.50, 10.00, 10.50, 11.00, 11.50, 12.00, 12.50, 13.00, 13.50, 14.00, 14.50, 15.00, 15.50, 16.00, 16.50, 17.00, 17.50, 18.00, 18.50, 19.00, 19.50, 20.00, 20.50, 21.00, 21.50, 22.00, 22.50, 23.00, 23.50, 24.00, 24.50, 25.00, 25.50, 26.00, 26.50, 27.00, 27.50, 28.00, 28.50, 29.00, 29.50, 30.00, 30.50, 31.00, 31.50, 32.00, 32.50, 33.00, 33.50, 34.00, 34.50, 35.00, 35.50, 36.00, 36.50, 37.00, 37.50, 38.00, 38.50, 39.00, 39.50, 40.00, 40.50, 41.00, 41.50, 42.00, 42.50, 43.00, 43.50, 44.00, 44.50, 45.00, 45.50, 46.00, 46.50, 47.00, 47.50, 48.00, 48.50, 49.00, 49.50, 50.00, 50.50, 51.00, 51.50, 52.00, 52.50, 53.00, 53.50, 54.00, 54.50, 55.00, 55.50, 56.00, 56.50, 57.00, 57.50, 58.00, 58.50, 59.00, 59.50, 60.00, 60.50, 61.00, 61.50, 62.00, 62.50, 63.00, 63.50, 64.00, 64.50, 65.00, 65.50, 66.00, 66.50, 67.00, 67.50, 68.00, 68.50, 69.00, 69.50, 70.00, 70.50, 71.00, 71.50, 72.00, 72.50, 73.00, 73.50, 74.00, 74.50, 75.00, 75.50, 76.00, 76.50, 77.00, 77.50, 78.00, 78.50, 79.00, 79.50, 80.00, 80.50, 81.00, 81.50, 82.00, 82.50, 83.00, 83.50, 84.00, 84.50, 85.00, 85.50, 86.00, 86.50, 87.00, 87.50, 88.00, 88.50, 89.00, 89.50, 90.00, 90.50, 91.00, 91.50, 92.00, 92.50, 93.00, 93.50, 94.00, 94.50, 95.00, 95.50, 96.00, 96.50, 97.00, 97.50, 98.00, 98.50, 99.00, 99.50, 100.00, 100.50, 101.00, 101.50, 102.00, 102.50, 103.00, 103.50, 104.00, 104.50, 105.00, 105.50, 106.00, 106.50, 107.00, 107.50, 108.00, 108.50, 109.00, 109.50, 110.00, 110.50, 111.00, 111.50, 112.00, 112.50, 113.00, 113.50, 114.00, 114.50, 115.00, 115.50, 116.00, 116.50, 117.00, 117.50, 118.00, 118.50, 119.00, 119.50, 120.00, 120.50, 121.00, 121.50, 122.00, 122.50, 123.00, 123.50, 124.00, 124.50, 125.00, 125.50, 126.00, 126.50, 127.00, 127.50, 128.00, 128.50, 129.00, 129.50, 130.00, 130.50, 131.00, 131.50, 132.00, 132.50, 133.00, 133.50, 134.00, 134.50, 135.00, 135.50, 136.00, 136.50, 137.00, 137.50, 138.00, 138.50, 139.00, 139.50, 140.00, 140.50, 141.00, 141.50, 142.00, 142.50, 143.00, 143.50, 144.00, 144.50, 145.00, 145.50, 146.00, 146.50, 147.00, 147.50, 148.00, 148.50, 149.00, 149.50, 150.00, 150.50, 151.00, 151.50, 152.00, 152.50, 153.00, 153.50, 154.00, 154.50, 155.00, 155.50, 156.00, 156.50, 157.00, 157.50, 158.00, 158.50, 159.00, 159.50, 160.00, 160.50, 161.00, 161.50, 162.00, 162.50, 163.00, 163.50, 164.00, 164.50, 165.00, 165.50, 166.00, 166.50, 167.00, 167.50, 168.00, 168.50, 169.00, 169.50, 170.00, 170.50, 171.00, 171.50, 172.00, 172.50, 173.00, 173.50, 174.00, 174.50, 175.00, 175.50, 176.00, 176.50, 177.00, 177.50, 178.00, 178.50, 179.00, 179.50, 180.00, 180.50, 181.00, 181.50, 182.00, 182.50, 183.00, 183.50, 184.00, 184.50, 185.00, 185.50, 186.00, 186.50, 187.00, 187.50, 188.00, 188.50, 189.00, 189.50, 190.00, 190.50, 191.00, 191.50, 192.00, 192.50, 193.00, 193.50, 194.00, 194.50, 195.00, 195.50, 196.00, 196.50, 197.00, 197.50, 198.00, 198.50, 199.00, 199.50, 200.00, 200.50, 201.00, 201.50, 202.00, 202.50, 203.00, 203.50, 204.00, 204.50, 205.00, 205.50, 206.00, 206.50, 207.00, 207.50, 208.00, 208.50, 209.00, 209.50, 210.00, 210.50, 211.00, 211.50, 212.00, 212.50, 213.00, 213.50, 214.00, 214.50, 215.00, 215.50, 216.00, 216.50, 217.00, 217.50, 218.00, 218.50, 219.00, 219.50, 220.00, 220.50, 221.00, 221.50, 222.00, 222.50, 223.00, 223.50, 224.00, 224.50, 225.00, 225.50, 226.00, 226.50, 227.00, 227.50, 228.00, 228.50, 229.00, 229.50, 230.00, 230.50, 231.00, 231.50, 232.00, 232.50, 233.00, 233.50, 234.00, 234.50, 235.00, 235.50, 236.00, 236.50, 237.00, 237.50, 238.00, 238.50, 239.00, 239.50, 240.00, 240.50, 241.00, 241.50, 242.00, 242.50, 243.00, 243.50, 244.00, 244.50, 245.00, 245.50, 246.00, 246.50, 247.00, 247.50, 248.00, 248.50, 249.00, 249.50, 250.00, 250.50, 251.00, 251.50, 252.00, 252.50, 253.00, 253.50, 254.00, 254.50, 255.00, 255.50, 256.00, 256.50, 257.00, 257.50, 258.00, 258.50, 259.00, 259.50, 260.00, 260.50, 261.00, 261.50, 262.00, 262.50, 263.00, 263.50, 264.00, 264.50, 265.00, 265.50, 266.00, 266.50, 267.00, 267.50, 268.00, 268.50, 269.00, 269.50, 270.00, 270.50, 271.00, 271.50, 272.00, 272.50, 273.00, 273.50, 274.00, 274.50, 275.00, 275.50, 276.00, 276.50, 277.00, 277.50, 278.00, 278.50, 279.00, 279.50, 280.00, 280.50, 281.00, 281.50, 282.00, 282.50, 283.00, 283.50, 284.00, 284.50, 285.00, 285.50, 286.00, 286.50, 287.00, 287.50, 288.00, 288.50, 289.00, 289.50, 290.00, 290.50, 291.00, 291.50, 292.00, 292.50, 293.00, 293.50, 294.00, 294.50, 295.00, 295.50, 296.00, 296.50, 297.00, 297.50, 298.00, 298.50, 299.00, 299.50, 300.00, 300.50, 301.00, 301.50, 302.00, 302.50, 303.00, 303.50, 304.00, 304.50, 305.00, 305.50, 306.00, 306.50, 307.00, 307.50, 308.00, 308.50, 309.00, 309.50, 310.00, 310.50, 311.00, 311.50, 312.00, 312.50, 313.00, 313.50, 314.00, 314.50, 315.00, 315.50, 316.00, 316.50, 317.00, 317.50, 318.00, 318.50, 319.00, 319.50, 320.00, 320.50, 321.00, 321.50, 322.00, 322.50, 323.00, 323.50, 324.00, 324.50, 325.00, 325.50, 326.00, 326.50, 327.00, 327.50, 328.00, 328.50, 329.00, 329.50, 330.00, 330.50, 331.00, 331.50, 332.00, 332.50, 333.00, 333.50, 334.00, 334.50, 335.00, 335.50, 336.00, 336.50, 337.00, 337.50, 338.00, 338.50, 339.00, 339.50, 340.00, 340.50, 341.00, 341.50, 342.00, 342.50, 343.00, 343.50, 344.00, 344.50, 345.00, 345.50, 346.00, 346.50, 347.00, 347.50, 348.00, 348.50, 349.00, 349.50, 350.00, 350.50, 351.00, 351.50, 352.00, 352.50, 353.00, 353.50, 354.00, 354.50, 355.00, 355.50, 356.00, 356.50, 357.00, 357.50, 358.00, 358.50, 359.00, 359.50, 360.00, 360.50, 361.00, 361.50, 362.00, 362.50, 363.00, 363.50, 364.00, 364.50, 365.00, 365.50, 366.00, 366.50, 367.00, 367.50, 368.00, 368.50, 369.00, 369.50, 370.00, 370.50, 371.00, 371.50, 372.00, 372.50, 373.00, 373.50, 374.00, 374.50, 375.00, 375.50, 376.00, 376.50, 377.00, 377.50, 378.00, 378.50, 379.00, 379.50, 380.00, 380.50, 381.00, 381.50, 382.00, 382.50, 383.00, 383.50, 384.00, 384.50, 385.00, 385.50, 386.00, 386.50, 387.00, 387.50, 388.00, 388.50, 389.00, 389.50, 390.00, 390.50, 391.00, 391.50, 392.00, 392.50, 393.00, 393.50, 394.00, 394.50, 395.00, 395.50, 396.00, 396.50, 397.00, 397.50, 398.00, 398.50, 399.00, 399.50, 400.00, 400.50, 401.00, 401.50, 402.00, 402.50, 403.00, 403.50, 404.00, 404.50, 405.00, 405.50, 406.00, 406.50, 407.00, 407.50, 408.00, 408.50, 409.00, 409.50, 410.00, 410.50, 411.00, 411.50, 412.00, 412.50, 413.00, 413.50, 414.00, 414.50, 415.00, 415.50, 416.00, 416.50, 417.00, 417.50, 418.00, 418.50, 419.00, 419.50, 420.00, 420.50, 421.00, 421.50, 422.00, 422.50, 423.00, 423.50, 424.00, 424.50, 425.00, 425.50, 426.00, 426.50, 427.00, 427.50, 428.00, 428.50, 429.00, 429.50, 430.00, 430.50, 431.00, 431.50, 432.00, 432.50, 433.00, 433.50, 434.00, 434.50, 435.00, 435.50, 436.00, 436.50, 437.00, 437.50, 438.00, 438.50, 439.00, 439.50, 440.00, 440.50, 441.00, 441.50, 442.00, 442.50, 443.00, 443.50, 444.00, 444.50, 445.00, 445.50, 446.00, 446.50, 447.00, 447.50, 448.00, 448.50, 449.00, 449.50, 450.00, 450.50, 451.00, 451.50, 452.00, 452.50, 453.00, 453.50, 454.00, 454.50, 455.00, 455.50, 456.00, 456.50, 457.00, 457.50, 458.00, 458.50, 459.00, 459.50, 460.00, 460.50, 461.00, 461.50, 462.00, 462.50, 463.00, 463.50, 464.00, 464.50, 465.00, 465.50, 466.00, 466.50, 467.00, 467.50, 468.00, 468.50, 469.00, 469.50, 470.00, 470.50, 471.00, 471.50, 472.00, 472.50, 473.00, 473.50, 474.00, 474.50, 475.00, 475.50, 476.00, 476.50, 477.00, 477.50, 478.00, 478.50, 479.00, 479.50, 480.00, 480.50, 481.00, 481.50, 482.00, 482.50, 483.00, 483.50, 484.00, 484.50, 485.00, 485.50, 486.00, 486.50, 487.00, 487.50, 488.00, 488.50, 489.00, 489.50, 490.00, 490.50, 491.00, 491.50, 492.00, 492.50, 493.00, 493.50, 494.00, 494.50, 495.00, 495.50, 496.00, 496.50, 497.00, 497.50, 498.00, 498.50, 499.00, 499.50, 500.00, 500.50, 501.00, 501.50, 502.00, 502.50, 503.00, 503.50, 504.00, 504.50, 505.00, 505.50, 506.00, 506.50, 507.00, 507.50, 508.00, 508.50, 509.00, 509.50, 510.00, 510.50, 511.00, 511.50, 512.00, 512.50, 513.00, 513.50, 514.00, 514.50, 515.00, 515.50, 516.00, 516.50, 517.00, 517.50, 518.00, 518.50, 519.00, 519.50, 520.00, 520.50, 521.00, 521.50, 522.00, 522.50, 523.00, 523.50, 524.00, 524.50, 525.00, 525.50, 526.00, 526.50, 527.00, 527.50, 528.00, 528.50, 529.00, 529.50, 530.00, 530.50, 531.00, 531.50, 532.00, 532.50, 533.00, 533.50, 534.00, 534.50, 535.00, 535.50, 536.00, 536.50, 537.00, 537.50, 538.00, 538.50, 539.00, 539.50, 540.00, 540.50, 541.00, 541.50, 542.00, 542.50, 543.00, 543.50, 544.00, 544.50, 545.00, 545.50, 546.00, 546.50, 547.00, 547.50, 548.00, 548.50, 549.00, 549.50, 550.00, 550.50, 551.00, 551.50, 552.00, 552.50, 553.00, 553.50, 554.00, 554.50, 555.00, 555.50, 556.00, 556.50, 557.00, 557.50, 558.00, 558.50, 559.00, 559.50, 560.00, 560.50, 561.00, 561.50, 562.00, 562.50, 563.00, 563.50, 564.00, 564.50, 565.00, 565.50, 566.00,

LES POISSONS FRILEUX

Nous avons jadis montré la résistance des animaux au froid, en rapportant des expériences où des poissons étaient revenus à la vie, après avoir été congelés au point de devenir cassants et durs comme un vrai bloc de glace.

Mais il n'en est pas ainsi de tous les poissons; il y en a qui sont réellement frileux, et c'est là un détail important à connaître pour ceux qui ont un aquarium ou un vivier. La tauiche, le gardon, le goujon sont de ce nombre; ils ne se trouvent bien que si l'eau où ils nagent est à une température d'au moins 150 centigrades, et il semble qu'ils ne peuvent plus continuer à vivre si cette eau descend à 120 centigrades, ce qui n'est pourtant pas encore glacial.

LE NOMBRE DES ETOILES

On sait que, suivant les indications du Congrès astronomique de 1887, l'Observatoire de Paris procède à la rédaction d'un catalogue international des étoiles. C'est ce que l'on pourrait nommer l'"astronomie", par assimilation avec le système d'anthropométrie de M. Bertillon. On a beau être planète, satellite ou astre sans importance, il faut passer devant l'objectif. Les astronomes de la planète nommée Terre qui pro-

cèdent à ce recensement ont eu la bonne idée de le rendre moins vexatoire pour le ciel en général, en le confiant aux bons soins de Melle Klumpke, aide-astronome à l'Observatoire de Paris et docteur ès-sciences. Déjà 180 clichés ont été tirés, observés et repérés. Quelques-uns ne contiennent qu'une dizaine d'étoiles: ce sont les déserts célestes. D'autres, riches et bien habités, en contiennent jusqu'à 1,500; la moyenne est de 335 étoiles par cliché. L'ensemble du catalogue paraît devoir renfermer environ 3 millions d'étoiles: c'est un joli chiffre.

Une dame anglaise cherchait un moyen d'empêcher que ses gens ne touchassent à un tonneau d'excellente bière qu'elle tenait à conserver. "Le moyen en est bien simple, dit Johnson, mettez à côté une pièce de vin de Bourgogne."

Entendu à la dernière revue: —Quelle impression croyez-vous que puisse éprouver le ras Makonnen? —Il me fait l'effet d'être très bronzé...

CHEZ L'ENFANCE.

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge... A la moindre alerte, faites prendre du BAUME RHUMAL.

LE VERITABLE TONIQUE

VIN MARIANI

ENRICHIT
LE SANG,
LES NERFS
et le CERVEAU

LE SOUVENIR

Oh! Dieu, que notre vie est brève!
Bonheur et deuil, tout n'est qu'un
[rêve]

Rapidement évanoui;
Un flot mouvant, dont l'onde efface,
Dans son remous, jusqu'à la trace
Du flot qui passait avant lui.

Mais, du moins, quand l'amère épreu-
[ve,

De douleur, de fiel nous abreuve,
Quand le bonheur semble nous fuir,
Il nous reste dans la tristesse
Un charme secret que nous laissons
Le passé; c'est le Souvenir!

O Souvenir, images chères,
Etoile qui souvent m'éclaires
De ton rayon triste et charmant;
Souvenir des jours sans nuages,
Des calmes et brillants mirages,
Hélas! qui n'ont lui qu'un instant,

Sois béni, car si l'espérance
Fait jouir le coeur, par avance,
Du mystérieux avenir,
Dans les tristesses de la vie,
Le coeur t'écoute, ô voix amie,
Et se sent plus fort pour souffrir.

YVES DE Kerdinan.

VARIÉTÉS

La Moulardière lit dans son journal qu'un savant russe a réussi à dresser quelques zèbres et à s'en servir en place de chevaux, auxquels ils sont, paraît-il, très supérieurs. —Ca se comprend, observe le doux gâcheur, les zèbres étant rayés, doivent porter beaucoup plus loin!

Un parvenu rudoyait son laquais et disait que les maîtres étaient bien malheureux de ne pouvoir se passer de domestiques.

"Ma foi, monsieur, je trouve les valets encore plus malheureux de ne pouvoir se passer de maîtres."

Un Gascon racontait, dans une société, que dans une querelle assez vive, il avait reçu un soufflet.

—Un soufflet, s'écria un officier, mais il a dû en résulter des suites?

—Je le crois bien, le soufflet était si bien appliqué, que j'en ai eu la joue enflée pendant huit jours."

Deux conscrits, munis de leur feuille de route, cheminaient péniblement pour atteindre la première étape, car il faisait chaud et ils venaient de loin.

"Monsieur, dit l'un d'eux à un passant, combien y a-t-il de lieues d'ici à Laval?"

—Quatre lieues.
—Bon, dit le questionneur à son camarade, cela ne fera que deux lieues pour chacun, il ne s'agit que d'avoir un peu de courage."

Les sous-préfets aux champs.
On fait remarquer à l'un d'eux, intrépide pêcheur à ses nombreux loisirs, que le prochain mouvement administratif pourrait bien l'obliger à transporter son matériel de pêche sur les rives d'une autre rivière.

Lui, avec un soupir:
—Je hais le "mouvement" qui déplace les "lignes"!

Vous Pouvez vous Guérir

Sans Risquer un Sou,
Si vous voulez m'écrire
Une Carte Postale.

Vous voyez cette offre toujours et partout. Ne vous rendez-vous pas compte que des milliers l'acceptent?

Et ne savez-vous pas en outre que je guéris des milliers, ou sinon cette offre cesserait?

Si vous êtes au nombre des souffrants, ne tardez pas davantage. Ecrivez-moi simplement une carte postale et laissez-moi vous aider aussi à vous.

Je vous enverrai le livre dont vous avez besoin, ainsi qu'un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Il vous laissera prendre le remède pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Songez un peu, s'il vous plaît, à ce que cela signifie.

Nul autre médecin n'a jamais fait pareille offre. Nul autre remède au monde ne pourra soutenir telle épreuve. Ne voyez-vous pas qu'il faut que j'aie quelque traitement extraordinaire — quelque chose de quasi sûr?

Pendant les 12 dernières années, j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à plus d'un demi-million de patients et mes registres montrent que 39 sur 40 ont payé de bon gré le traitement, parce qu'ils ont été guéris. J'ai payé volontiers pour les autres.

Mon Restaurant réussit parce qu'il fortifie les nerfs INTERIEURS. Je ne traite pas directement l'organe faible; je restitue la force nerveuse qui seule fait fonctionner cet organe. Je traite l'organe faible comme je le ferais avec une machine, en lui donnant plus de vapeur.

J'ai passé toute une vie à étudier avant de perfectionner un remède capable d'accomplir cela. Je l'ai rendu si parfait à présent, qu'il réussit toujours dans n'importe quel cas guérissable. Fort de ma vaste expérience, je puis vous assurer que ces maladies chroniques peuvent rarement être guéries par quelque autre méthode.

Mon livre vous expliquera pourquoi.

Indiquez simplement le livre qu'il vous faut et adressez: Dr Shoop, boîte, 79, Racine, Wis.

Livre No 1—Sur la dyspepsie.
Livre No 2—Sur le coeur.
Livre No 3—Sur les reins.
Livre No 4—Pour les femmes.
Livre No 5—Pour les hommes — cacheté.
Livre No 6—Sur le rhumatisme.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. Le Restaurant (Restorative) du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens.

ROD. CARRIERE,
OPTICIEN,
DIPLOMÉ DU
COLLEGE D'OPTIQUE
DE PHILADELPHIE.

Instructeur d'Optique au Collège de l'Université de Montréal.

Téléphone Bell Est 2257

1540 rue Ste-Catherine, Montréal.

Nouvelle Adresse.

Après le 1er Mai 1903.

1741 rue Ste-Catherine, Montréal.

Entre les rues St Denis et Sanguinet

SAVON BABY'S OWN



Le Bébé jouit de son Bain

parfaitement bien, et son sommeil est plus réconfortant quand vous faites usage du

SAVON BABY'S OWN

Il adoucit et adoucit toutes les peaux irritées, les conservant saines et fraîches. N'employez pas d'imitations pour le bébé. ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS MONTREAL

"ANTI-KOR -
-LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Efficace, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, \$2. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

GRATIS
Les Pilules Végétales de Nouvelle Vie, du Dr. Willard, pour le Foie et l'Estomac guérissent rapidement la Constipation, les Attaques Biliées, le mal de Tête, les Maladies du Foie, l'Indigestion, les Dérangements d'Estomac. Venez par nous, 6 boîtes à \$2 la boîte, donnant un Billet pour Prix à chaque client qui achète, ce qui lui donne droit à un beau morceau d'Argent. Lorsque vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent \$1.50 et nous vous enverrons votre choix de deux, de ces "Elegantes" Bagues en "Solid Gold Shell" en traitement.
Nous nous fions à vous. Aucun argent requis avant que les Pilules soient vendues. Adressez: The Dr. Willard Medicine Co., Dept. 7 Toronto, Ont.



DEUX FINANCIERS.



—Nos capitaux français fuient à l'étranger !



—Tu ne grandiras jamais, mon petit, si tu ne manges pas de soupe.
—Oui, vous en avez mangé, vous, mais vous l'avez avalée de travers.

LOGIQUE DE POIVROT.



—Faut-il qu'ils en aient une couche les ceusses qui disent qu'y a des habitants dans la lune... Alors ! quoi ! Ous'qu'il s'mettraient quand c'est qu'el' est un tout petit croissant ?

ET C'EST AINSI.

C'est si doux à prendre, le BAUME RHUMAL, et cela fait tant de bien quand on est enrhumé.

COMMENT ON DEVIENT ORATEUR

Le marquis de Mun, père de l'illustre académicien, ayant remarqué chez son fils, dès le plus jeune âge, une grande facilité d'élocution, s'avisait de développer ce don très ingénieusement.

Dès que l'enfant avait commis une incartade vénielle, il exigeait de lui qu'il fit un discours pour demander sa grâce.

Cela se passait généralement à la fin du dîner, au dessert.

Si l'enfant avait mal plaidé, il perdait son dessert.

Il paraît que le futur tribun gagnait le plus souvent des suppléments.

PROBLEMES GASTRONOMIQUES ET MORAUX

Les philosophes discutent à perte de vue sur l'influence du moral sur le physique, et sur la réciproque.

Un médecin d'Outre-Manche vient de trancher la seconde partie du redoutable problème ; c'est autant de gagné.

Voulez-vous devenir énergique, courageux, audacieux même, mangez, pendant des mois, exclusivement du boeuf.

Si vous sacrifiez de la même façon au porc, vous deviendrez... non pas ce que vous croyez — vous deviendrez pessimiste, tout bêtement.

Le veau pris à la même dose vous rendrait mou, sans volonté, sans résistance. Exemple : les maris qui se laissent battre par leur femme. Etudiez-les. Ils ont tous une faible pour le rôti de veau.

L'usage du lait et des oeufs convient aux femmes désireuses d'unir la grâce à l'esprit.

L'abus du beurre rend flegmatique.

L'homme intellectuel doit manger des pommes en quantité.

S'il veut conserver la mémoire, il ne doit pas négliger la moutarde.

Le docteur a négligé de nous dire s'il devait la prendre après dîner.

PHOTOGRAPHIE D'IMPRESSIIONS VISUELLES

On a souvent comparé l'oeil humain à un appareil photographique dans lequel l'image viendrait se former sur le rétin. Cette membrane très complexe au point de vue anatomique est très intéressante pour la physiologie. Elle peut être comparée à une véritable plaque sensible, et nous savions déjà par des expériences indirectes que les impressions visuelles peuvent persister quelque temps. M. Ingles Rogers relate dernièrement dans "The Nature" des expériences qui tendraient à prouver que ces impressions émettent des rayons lumineux qui peuvent à leur tour impressionner une plaque sensible. En effet, si l'on fixe une pièce de monnaie bien éclairée pendant une minute et que, empêchant l'arrivée de la lumière par des verres jaunes, on porte son regard sur une plaque photographique, pendant 45 minutes, celle-ci après développement donne une image de la pièce de monnaie. L'expérience répétée avec un timbre-poste a donné un résultat semblable. Ces images sont peu nettes, il est vrai, car il est difficile de fixer un objet pendant 45 minutes ; cependant, elles permettent de conclure que, non seulement les impressions rétinienne persistent, mais encore qu'elles peuvent émettre des rayons lumineux.

GRANDE EXPOSITION DE MODES

DE LA MAISON

VALLIERES

Grande Ouverture, commençant Samedi, 21 Mars et les jours suivants. Nos importations pour nos Départements de Modes et Confections sont au **complet** en **Qualités, Quantités** et **Prix Modérés.**

Nous invitons le public de venir visiter nos différents départements de . . .

Modes, Confections, Nouveautés, Soies, Etoffes à Robes, Garnitures, Tapis, Prelarts, Rideaux, etc.

Maison VALLIERES,

1459 RUE STE CATHERINE,

COIN MONTCALM.

CERTIFICAT DU Gouvernement

BUREAU DE L'ANALYSTE, District de Québec.

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du **VIN DES CARMES** et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.

Au point de vue médical, c'est un excellent vin que le **VIN DES CARMES**, appelé à rendre de grands services aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicaux qui sont dans le marché.

DR M. FISET,
Analyste public



CARME DÉCHAUSSE

LE PUISSANT TONIQUE

VIN MARIANI

Pour les
Maladies de Poumons
et la
Débilité Générale

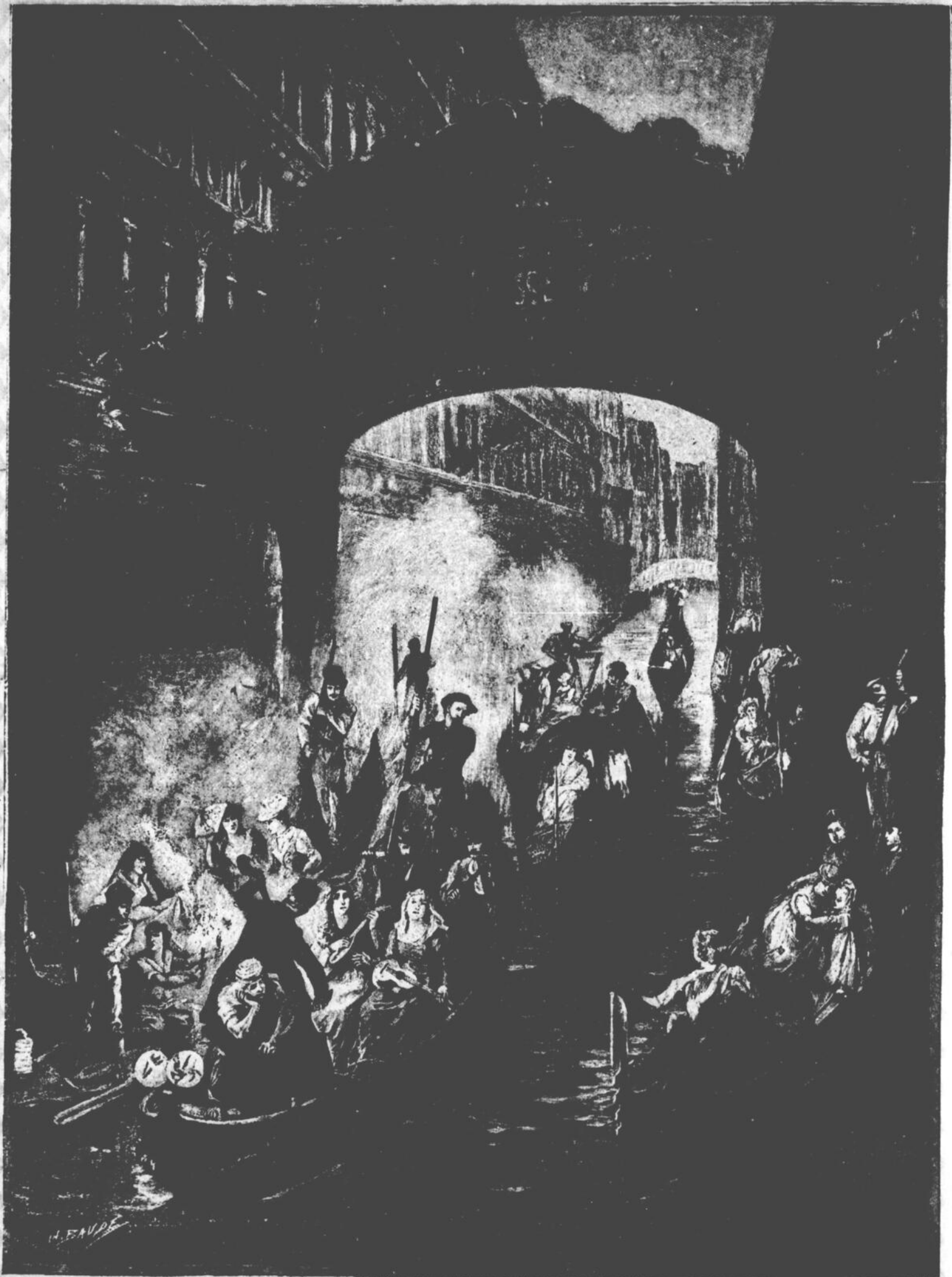
VINGT EXCELLENTE RAISON

Qui devraient bien vous convaincre que

L'ALBUM UNIVERSEL (LE MONDE ILLUSTRÉ)

est devenu indispensable dans toutes les familles :

-
- 1ère raison.—C'est le JOURNAL D'ACTUALITE ILLUSTRE le plus complet comme le plus intéressant qui ait jamais été publié en Canada.
- 2me raison.—C'est le COMPLEMENT INDISPENSABLE DES JOURNAUX QUOTIDIENS qui n'ont pas le temps d'élucider complètement les questions intéressantes qui tombent dans le domaine de la publicité.
- 3me raison.—Ses illustrations, toutes d'actualité, et au nombre d'une centaine à chaque numéro, sont d'un FINI D'EXECUTION INSURPASSABLE.
- 4me raison.—Ses articles profusement illustrés portent toujours SUR LES EVENEMENTS INTERESSANTS DE LA SEMAINE.
- 5me raison.—Ses feuilletons illustrés, dont il publie seize pages à chaque semaine, sont LES PLUS BEAUX qui aient jamais été publiés en Canada.
- 6me raison.—Parce qu'il est plus qu'un journal de famille, c'est LE LIVRE PAR EXCELLENCE de tous les âges et de toutes les conditions.
- 7me raison.—Ses PAGES COMIQUES ET SES VARIETES humoristiques dérident les plus moroses.
- 8me raison.—Parce que ses MORCEAUX DE MUSIQUE sont des primeurs, et recherchés avec soin parmi les plus recentes éditions européennes.
- 9me raison.—Parce que ses pages de CURIOSITES NATURELLES, SCIENTIFIQUES ET AUTRES instruisent en même temps qu'elles récréent.
- 10me raison.—Parce que ses pages de MODES ILLUSTREES sont rédigées avec soin et renseignent bien sur les dernières créations de Paris et de New-York.
- 11me raison.—Parce que ses PAGES LITTERAIRES sont toujours consacrées à ce qu'il y a de plus nouveau dans les grandes revues européennes.
- 12me raison.—Parce qu'il porte un intérêt tout particulier aux SPORTS EXTERIEURS et INTERIEURS, ce facteur si important de la vie moderne.
- 13me raison.—Parce que son coin de la RECREATION en appelle à tous les esprits chercheurs en quête de problèmes intéressants et variés.
- 14me raison.—Parce que ses études géographiques illustrées D'UN PAYS PAR SEMAINE font l'éducation du peuple.
- 15me raison.—Parce que sa petite revue illustrée est la DOUCE PHILOSOPHIE d'une semaine bien occupée.
- 16me raison.—Parce que ses TABLEAUX D'ART sont tellement beaux qu'ils méritent d'être conservés.
- 17me raison.—Parce que ses CHRONIQUES EUROPEENNES ILLUSTREES, par Léon Zor, correspondant spécial de "l'Album Universel," nous met au courant de tout ce qui se passe dans le vieux monde.
- 18me raison.—Parce que ses portraits forment une des plus BELLES GALERIES NATIONALES qu'on puisse collectionner.
- 19me raison.—Parce que c'est le journal DE TOUT LE MONDE, des enfants comme des vieillards, des femmes comme des jeunes filles, des riches comme des pauvres, des intellectuels comme des autres.
- 20me raison.—Parce qu'il ne coute que CINQ CENTS et que vous avez QUARANTE PAGES de matière et d'illustrations de toutes sortes.



LA SAISON DU CARNAVAL

Comment elle se passe à Venise, (d'après le tableau de Durand-Lorientais).

LE FIANCÉ DE GERTRUDE

I

Tous les soirs, à sept heures sonnantes, j'entrais dans le salon de Lehrman. Maître Lehrman, ses bécasses sur le nez, lisait la gazette. Mme Elisabeth, sa femme, tricotoit l'éternelle couverture, commencée au lendemain de ses noces peut-être et toute grise maintenant à force d'avoir été maniée. Quant à Melle Gertrude, penchée sous l'abat-jour de la lampe, elle s'occupait de quelques travaux d'aiguille pour les pauvres du bourg. On ne se dérangeait point à mon arrivée, les trois têtes se levaient et j'étais accueilli par un sourire muet, toujours le même. Alors, discrètement, gagnant le fauteuil qui m'attendait près de la table, en face de Melle Gertrude, je bourrais ma grosse pipe de porcelaine, et, sans mot dire, me mettais à fumer.

De temps en temps, maître Lehrman, hochant la tête, épérait à haute voix quelque nouvelle importante donnée par la gazette. Mme Elisabeth et Melle Gertrude, interrompant leur travail, levaient les yeux vers lui, et moi, lançant un gros nuage de fumée, je me permettais quelques timides observations. Puis tout retombait dans le silence jusqu'au moment où Lisa, la vieille bonne, apportait le thé. Alors, tous cessaient de travailler : la gazette était posée sur la cheminée ; la couverture ou le bonnet d'enfant, dans la corbeille à ouvrage ; je remettais ma pipe dans ma poche, et, tandis que l'eau chantait dans la bouilloire, on commençait à causer des événements du jour.

Puis, au premier coup de dix heures, Lisa m'apportait ma lanterne, je serrais la main à maître Lehrman et à sa femme, je m'inclinai devant Melle Gertrude, qui, chaque fois, rougissait imperceptiblement, et je rentrais chez moi, à l'autre bout du village, m'amusant à voir danser sur le mur les ombres qu'y dessinait ma lanterne.

Voilà bien trois ans que, par toute saison, j'allais passer la soirée chez maître Lehrman. Du jour où, vêtu de mon bel habit bleu à boutons de cuivre, j'avais demandé la main de Melle Gertrude, on m'avait octroyé mes grandes entrées dans la maison du notaire. Mais on ne se pressait pas pour le mariage ; dame ! il faut bien se connaître un brin avant de s'unir pour toujours, et Melle Gertrude n'avait pas encore tout à fait dit oui. Elle voulait attendre. Et puis, dois-je le dire, j'avais des craintes : il me semblait qu'elle rêvait à un autre que moi. Mais, comme je possédais quelque argent, et que j'étais aimé dans le pays, maître Lehrman me jugeait un parti sortable et Melle Gertrude finirait par dire le oui solennel. Ainsi, je prenais patiemment mon parti, sûr que le mariage se ferait un jour ou l'autre et ne craignant point de rivaux.

J'avais tort, — je peux bien le dire maintenant, — car le neveu du curé intriguait fort auprès de maître Lehrman pour avoir la main de sa fille. Mais Fritz était geux comme pas un, et je me croyais bien tranquille de son côté. Il était jeune, il était beau garçon et avait fort belle façon, sortant à peine du service militaire, c'est vrai, mais je pensais que jamais maître Lehrman ne lui donnerait sa fille, quoi qu'en eût dit celle-ci ; j'avais tort, je le répète, les événements en décidèrent autrement.

II

Un soir, en ouvrant sa gazette, maître Lehrman eut un hochement de tête plus fort que d'ordinaire.

— Hé, hé ! ils se pourrait bien que nous ayons la guerre avec la Prusse.

Ce mot de guerre jeté dans la tranquillité de ce salon, fit un drôle d'effet. Mme Elisabeth et Melle Gertrude en oublièrent leur couture et je sentis un frisson me passer dans le dos. Vous comprenez, j'étais habitué au calme de mon existence et, placés comme nous étions au beau milieu de la frontière... je n'osais pas trop penser à toutes les conséquences d'une guerre dans le pays, mais je n'étais pas rassuré du tout, et le soir, en rentrant, je ne m'amusais plus à regarder danser les ombres sur le mur de la Grande-Rue.

Peu à peu, les bruits de guerre allèrent grossissant ; on en parlait beaucoup dans le pays, et j'allais de groupe en groupe, de maison en maison, cherchant à calmer mon inquiétude. Mais tout ce qu'on en disait n'était pas fait pour me tranquilliser. Enfin, un beau jour, on apprit que la guerre était définitivement déclarée.

Ce fut un grand remue-ménage dans tout le

bourg. Les paysans se lamentaient sur leurs récoltes, les bourgeois anxieux se demandaient quel le contenance il faudrait tenir, les femmes surtout s'inquiétaient de leur fils ou de leur fiancé. Mais le plus terrible, ce fut quand un grand placard blanc, collé à la porte de la mairie, annonça la première défaite de nos troupes. Du coup, les travaux des champs furent abandonnés, et tout le long du jour, les villageois stationnèrent sur la place d'armes, commentant le bulletin qu'on redonnait sans cesse sur les murs de l'hôtel de ville.

Tout cela ne m'allait qu'à moitié. Je songeais tristement que si les Prussiens envahissaient le pays, ils brûleraient ma maison et me pilleraient mes biens. Puis tous les hommes valides s'étaient enrôlés dans les mobiles, Fritz, le neveu du curé, à leur tête, et l'on commençait à me montrer au doigt dans le bourg. Je n'en continuai pas moins mes quotidiennes visites chez les Lehrman, mais, sans qu'ils m'eussent jamais rien dit, je voyais bien qu'ils pensaient, comme tout le monde, que ma place n'était point là, quand on se battait à quelques lieues plus loin.

Je ne savais trop quel parti prendre. Je ne pouvais rester dans le pays. Les gens, dont j'avais autrefois toute l'estime, me regardaient d'un mauvais oeil maintenant ; d'un autre côté, j'avais peur de ne plus revenir, si j'allais me battre, et j'aimais trop mes petites habitudes pour rompre ainsi avec elles.

Enfin, un jour, je pris une bonne résolution. Je fis mes adieux à M. Lehrman, et, en plein midi, afin que tout le village pût me voir, je pris la diligence de Mulhouse. Mais au lieu de m'engager dans les mobiles, comme les autres, je m'en allai tranquillement vers Bruxelles attendre la fin de la campagne.

III

Ce que j'ai souffert à Bruxelles n'est pas possible à dire. C'est avec un tremblement de tout le corps que j'ouvrais chaque jour la gazette, craignant toujours d'y lire que les Prussiens avaient envahi le bourg et incendié les maisons. Mais, tant que dura la guerre, les journaux se turent sur le village, et rien ne put calmer l'inquiétude qui me rongait le cœur. Pourtant, un beau matin, j'appris que le traité de paix était signé, que la guerre était finie, et que nous devenions Allemands. Tout entier à la joie du retour, je m'empressai de faire mes préparatifs. Ah ! disais-je, pourvu que je puisse reprendre mes chères habitudes, passer les soirées chez maître Lehrman, et, un beau jour, épouser Gertrude, que j'aimais tant. Allez ! mon égoïsme fut durement puni.

Où, j'osai revenir au pays. Ma maison se cachait toujours sous le houblon, là-bas, au bout du village ; les Prussiens n'avaient rien touché, et je retrouvais tout en état. Mais quand, le soir de mon arrivée, je voulus retourner chez maître Lehrman, Lisa, me fermant la porte au nez, cria bien fort qu'on ne recevait pas les lâches. Les habitants du bourg se détournèrent de moi, et les gamins me poursuivaient de leurs huées en me jetant des pierres.

Mais, le pire est que, quelques jours plus tard, je vis passer Melle Gertrude. Elle venait d'épouser Fritz, le neveu du curé. Oh ! celui-là s'était bien conduit, au moins ; il était revenu avec une balte dans la poitrine, mais cela n'y paraissait guère, un gros ruban rouge en cachait le trou.

Et depuis je vis tout seul, méprisé, dédaigné, haï par tout le village. Il n'est pas de misères dont je ne sois journellement victime ; et j'ai l'âme brisée de voir passer les enfants de Gertrude, leur panier à la main, qui partent pour l'école ou en reviennent. Mais, ce qui me navre le plus, c'est de songer que, quand je mourrai, nul ne se signera aux tintements de mon glas, et que ma bière s'en ira toute seule au cimetière, où personne ne viendra m'apporter des fleurs.

PAUL BRINGER.

LA PRINCESSE ANNE

C'est la saison des lilas.

Le printemps si doux sème des parfums et des rêves gracieux sur la plaine fleurie. Au château, un matin de mai, la première hirondelle a frôlé une fenêtre de la tourelle.

Et la princesse Anne, entr'ouvrant sa fenêtre, lui a dit bonjour avec ses yeux de seize ans et son sourire d'ange.

La princesse Anne est une des plus jolies fleurs de Bretagne. L'hiver dernier, un trouvère qui pas-

sait au château, a dit que ses yeux étaient deux bluets ; mais tous les pauvres de la contrée l'ont dit avant le poète ; car jamais l'on ne vit ange rassuré avec tant de grâce les courages et les âmes désolées.

La princesse s'en est venue à la lisière du bois, s'en est venue avec son rouet de bois doré.

La lisière du bois est pleine de parfums et de rêves gracieux, qui dansent agréablement en cadence, avec des musiques d'oiseaux et des musiques de brise.

Tous les oiseaux sont venus l'un après l'autre ; tous les oiseaux à voix diamantée ont murmuré des chants de rêve que la princesse Anne écoute.

Et la roue du rouet doré semble tourner toute seule, et les yeux bleus de la fileuse semblent mirer leurs regards en ne sait où, peut-être au paradis des rêves d'or, au paradis où les roses fleurissent toujours.



La fileuse vit un séraphin qui tenait une couronne d'or

Tout à coup, la princesse entendit un froufrou dans les branches des arbres, un froufrou d'ailes qui chiffonnaient des feuilles.

Tous les oiseaux se turent.

Et distinctement, la fileuse vit un séraphin qui tenait une couronne d'or, éblouissante de pierres...

La plus précieuse des couronnes royales, la couronne de France, que l'envoyé céleste posa magnifiquement sur le front de la rêveuse au rouet en bois doré...

C'était un soir, à Amboise, un soir que la reine de France fit ce récit à son petit page ; et son petit page lui demanda plusieurs fois le nom de la fileuse, car, en contant son histoire, la reine Anne se garda bien de dire son nom.

Et je ne pourrais vous assurer que c'était la reine elle-même, si je n'avais lu quelque vieux grimoire du trouvère, qui comparait les yeux d'Anne de Bretagne à deux bluets.

EMIL CAUSE.

Le "Figaro" nous donne l'origine d'un acte usuel et familier que nous accomplissons bien souvent sans envie...

L'origine de la poignée de main.

Vous êtes-vous jamais demandé, quand vous faites le mouvement traditionnel et quasiment machinal, de tendre la main à l'ami que vous rencontrez, comment l'habitude de ce mouvement a bien pu s'établir ?

Voici une explication qui n'a rien de très honorable pour l'espèce humaine, mais qui ne manque ni d'ingéniosité, ni de vraisemblance :

Autrefois, lorsque deux hommes se rencontraient, chacun d'eux devait tendre devant lui, "bien ouverte", sa main droite — celle qui frappe, — tout simplement pour démontrer que cette main ne préparait aucune agression. Et, de plus, cette main, une fois ses bonnes intentions démontrées, étreignait celle qui s'offrait en retour, afin de s'assurer qu'aucune arme ne s'y trouvait traîtreusement dissimulée.

Et voilà comment la poignée de main aurait pris naissance. Ainsi, ce geste, réputé loyal entre tous, serait un geste de défiance réciproque et attesterait une perpétuelle défensive.

LA CLOCHE ERRANTE



A travers l'azur clair du ciel, plus haut que les monts neigeux, dominant les vallées vertes où dorment les villages aux toits rouges, franchissant les torrents et les fleuves, elle s'en allait, la petite cloche, volant dans l'air, silencieusement, elle s'en allait sans repos, sans trêve. Parfois, dans sa course errante, elle coupait les cercles bruyants des hirondelles en chasse, ou les bataillons épais des grues voyageuses ; alors les oiseaux effarés s'effuyaient devant elle avec des cris d'effroi.

Du fond de leurs vallées, les hommes la regardaient passer avec surprise. Personne ne savait d'où elle venait, où elle allait. Quelquefois, lorsque les vents soufflaient en tempête, un son faible et cristallin s'envolait de la cloche et coulait dans l'air limpide, comme un sanglot. Alors, les paysans qui travaillaient dans les champs, les enfants qui jouaient au bord de l'eau, levaient la tête et tendaient les bras vers la voyageuse, et tous lui demandaient naïvement de fixer chez eux sa course vagabonde.

Mais elle passait, indifférente, bien au-dessus des désirs humains, et, dans l'azur limpide, poursuivait sa course et son rêve.

Plusieurs fois, cependant, la voyageuse avait senti le désir d'un repos éternel ; elle avait rêvé de descendre sur la terre et de mêler aux joies et aux peines de l'humanité sa voix grave et douce à la fois.

Un soir, comme elle passait au-dessus d'une ville vruyante, elle avait entendu une de ses sœurs terrestres qui tintait dans le brouillard d'un crépuscule d'automne. A sa voix, tout un peuple d'ouvriers sortait de l'usine enfumée ; et, se répandant par les rues assombries, tous, hommes, femmes et enfants, regagnaient en hâte l'humble demeure, le foyer hospitalier. Alors, elle avait fait ce rêve, d'être celle qui rythme les heures saintes du travail et donne l'instant désiré du repos.

Ce fut par une nuit douce de printemps que se termina l'odyssée vagabonde de la cloche.

Au-dessus d'un beau pays aux maisons blanches, aux jardins embaumés, la petite cloche se reposait dans la nuit sereine. Aux clartés bleues de la lune, elle voyait les terrasses sombres d'un palais royal descendre en pente douce jusqu'au sable argenté d'une mer calme. A travers l'espace, le parfum des fleurs précoces, le chant triste des rossignols montaient jusqu'à elle ; et les flots berceurs se brisaient mollement sur la grève avec une plainte douce.

Tout à coup un sanglot humain monta vers le ciel, dans la nuit ; et la petite cloche tressaillit toute de compassion. Pourtant, elle en avait entendu beaucoup durant son long voyage, de ces gémissements désespérés ; plaintes d'enfants, larmes de femmes ou révoltes de misérables. Mais le sanglot qui venait jusqu'à elle, cette nuit, était si douloureux, qu'elle se pencha doucement vers la terre, pour voir d'où il venait.

Sur la terrasse du palais dominant la mer, une belle jeune fille se tenait toute droite, les mains levées au ciel : on lui eût donné des ailes d'ange. Sa longue chevelure blonde déroulée flottait sur sa robe de brocart, et deux ruisseaux de larmes inondaient ses joues.

La jeune fille était la princesse Joli-Minois, fille

du roi Aymeri, et fiancée au prince Olifant. Le lendemain, devaient se célébrer, en grande solennité, les noces princières. Mais hélas ! aucune musique céleste ne saluerait le cortège royal quand il franchirait les marches de la vieille église : nulle voix joyeuse de cloche ne chanterait dans l'azur du ciel le bonheur des nouveaux époux. Car, depuis longtemps, la voix des cloches était morte dans tout le royaume du roi Aymeri.

Un jour, le peuple impie et félon des Chérosques avait envahi le territoire des Mélodiens, ravagé leur capitale, et emmené, avec les prisonniers de guerre, toutes les cloches du royaume : ces cloches étaient en effet l'orgueil et la joie des Mélodiens, fervents adorateurs de leur musique vibrante. Aussi, les Chérosques, ivres de leur victoire, n'avaient-ils pas cru pouvoir infliger à leurs ennemis de plus terrible châtiement ni de plus cruelle humiliation que de leur enlever les mélodieuses compagnes qui partageaient leur existence.

Telle était l'histoire que la princesse Joli-Minois contait à la nuit : et des larmes coulaient en abondance de ses yeux quand elle pensait à la triste et silencieuse de cette journée, qu'elle aurait voulu si belle, si gaie, si mélodieuse. Quoi ! nulle musique harmonieuse, nul chant aérien ne rythmerait sa marche au bonheur, quand elle traverserait demain la nuit, pour recevoir à l'autel l'anneau nuptial qui engagerait sa foi et sa vie au prince Olifant ! A cette pensée, la petite princesse sanglotait éperdument, et ses mains roses se tendaient au ciel dans un grand geste de désespoir et de prière.

Tout à coup, un son cristallin dans l'air attira son attention. Elle dressa l'oreille : et bientôt ce fut toute une mélodie joyeuse qui lui arriva à travers l'espace vibrant, toute une cascade babillarde de notes légères. Et voici que, dans l'air bleu de la nuit, la cloche errante glissait vers la princesse, ravie. Et quand elle fut tout près d'elle, elle sonna un carillon d'allégresse, si gai et si alerte que la princesse Joli-Minois, battant des mains, mêla les perles de son rire clair à la chanson de la cloche.

Puis, toute heureuse du bien qu'elle avait fait, la cloche vola jusqu'à la flèche altière de l'église qui dressait au clair de lune sa fine silhouette ; elle se glissa au faite du clocher, où, depuis si longtemps, les voix aériennes s'étaient tues ; à son arrivée s'envolèrent, éperdues, les corneilles et les cigognes qui y avaient élu domicile, et la petite cloche s'endormit paisiblement en attendant l'aurore.

Le lendemain matin, quand les premiers rayons du soleil levant frappèrent la tour de l'église, la cloche se réveilla, et tout de suite elle commença bravement un carillon sonore.

Alors, de toutes les rues de la ville, la foule accourut, battant le pied de la tour, comme les flots pressés d'une mer démontée. Et tous, les yeux levés au ciel, poussaient des cris d'allégresse.

Quand s'avança le cortège nuptial de la princesse Joli-Minois, radieuse en sa blanche toilette, et du prince Olifant, la vaillante petite cloche fit plus douce sa musique et plus mélodieux ses accords, toute fière de ce grand bonheur dont elle était un peu la cause.

EDOUARD MAYNIAL.

LES SEPT NOTES DE LA GAMME

Elles sont descendues un beau matin de printemps de leur haute tour d'ivoire, les sept sœurs harmonieuses. Le soleil est si beau, si brillant, le ciel si bleu, l'air si suave et si limpide !

« Comment résister, mes sœurs, à la voix de cette superbe nature qui nous invite ? Treasons des guirlandes et dansons. Mêlant nos voix à la sienne, formons des choeurs harmonieux. N'avons-nous pas toutes, mes sœurs, quelque chose de semblable et d'opposé, tout ensemble ? Donnons-nous des noms qui nous distinguent l'une de l'autre. Moi, la première née, je m'appellerai Do : La seconde en naissance... »

— C'est moi, dit une voix musicale : je m'appellerai Ré.

La troisième s'avance : « Je serai Mi, dit-elle. »

— Et moi Fa.

Après vinrent les trois dernières : 'Sol, La et Si, toutes plus belles et plus attrayantes l'une que l'autre.

Et elles se groupèrent et se mirent à chanter

toutes ensemble ; mais, effrayées, elles s'arrêtèrent subitement.

— Il me semble, mes sœurs, dit celle qui avait parlé la première, que nous outrageons notre divine mère, la Musique. Ne nous a-t-elle pas envoyées vers les humains pour combler tour à tour les cœurs de joie ou calmer des douleurs ? Et n'est-ce pas à un effet tout contraire que nous sommes arrivées ? Les sons que nous venons de produire seraient peut-être d'un effet magnifique, si nous consentions à ne pas les mêler ainsi.

— Choisissons alors, dit une autre, celles d'entre nous dont les voix se peuvent joindre agréablement, et amener de cette sorte des rencontres heureuses qui devront porter dans les âmes ces ravissements célestes que l'on attend de nous.



Elles firent entendre alors ces célestes harmonies que les mortels retiennent et imitent.

— Ainsi, s'écria aussitôt une de celles qui avaient gardé jusque-là le silence, nous pourrions chanter l'éclat du brillant soleil, la mélancolie du soir, les fleurs et la verdure ; le bruit du vent dans le feuillage, le doux murmure des ruisseaux tombant de la colline, et aussi tout ce que le cœur renferme de sentiments.

— Alors, dit Sol, je commencerais donc avec notre aînée, Do. Mi viendra se joindre à nous ; puis les autres voix tour à tour, soit qu'elles se fassent entendre seules, soit qu'elles s'unissent parfois avec nous, dans la même harmonie.

Et les sept sœurs, formant la gamme et se tenant par la main, firent résonner ces mélodies célestes que les mortels, assez heureux pour les entendre, s'empressèrent de retenir et d'imiter.

Les Anges les avaient en effet apportées du Ciel.

MERYEM CECYL.

Comment casser un caillou d'un coup de poing

Le caillou présente une grande homogénéité de tissu : la propriété d'un grand nombre de pierres homogènes est de se diviser à leur intérieur par une contraction subite, lorsqu'on les a préalablement chauffées et qu'on les plonge ensuite brusquement dans l'eau froide ; elles "étonnent", suivant l'expression consacrée.

Lorsque le partage de la pierre, soumise à l'expérience de la transition subite du chaud et du froid se produit avec violence, les fragments volent à distance ; mais souvent ce partage ne s'opère que d'une manière occulte, les fragments restent encore en regard les uns des autres et l'œil le plus attentif ne saurait distinguer les joints des fissures.

L'opérateur se dispose donc à donner le spectacle phénoménal : il s'est entouré le poing d'un mouchoir, pour amortir le coup terrible qu'il aura à porter ; il paraît recueillir toutes ses forces ; par un mouvement subit d'une violence exagérée, il frappe sur le caillou ; une forte aspiration s'échappe de sa poitrine et exprime l'énergie supposée de l'effort. Le jeu est complet : la pierre a volé en éclats. L'admiration et l'effroi ont pénétré dans l'esprit des assistants.

Le docteur Malaga est en train de charcuter épouvantablement la genévie d'un client pour retrouver un fragment de racine.

— C'est curieux, dit-il, je ne sens rien...

Le patient, ironique, malgré la torture :

— Il est regrettable que vous ne soyez à ma place, vous sentiriez, sûrement, quelque chose...

LE MOINEAU

Moineaux errants à l'aventure,
Peu vous importent les étés
Ou les hivers... Mère nature
Fait de vous ses enfants gâtés.

Avril à vos amours fécondes
Offre ses touffes de lilas,
Août vous donne ses gerbes blondes,
Et septembre ses chasselas.

Quand la froidure vous assège,
Plus d'une secourable main
Sur les balcons tout blancs de neige
Répand les miettes de son pain.

Par le soleil ou par la bise,
Comme des moines mendians,
Partout vous trouvez table mise
O moineaux pillards et friands !

Le moineau est, comme l'alouette, un oiseau essentiellement français. L'alouette représente certains côtés typiques de notre race : l'élasticité d'esprit, l'élan intrépide, la courageuse gaieté ; le moineau, lui, est l'emblème de la pétulance gauloise, de la verve bruyante, un peu grivoise et fortement gouailleuse, du peuple parisien. C'est, en effet, à Paris qu'on peut le mieux observer les moeurs de ce passereau alerte, effronté et pillard. Il pullule sur nos toits, dans nos rues et dans nos jardins. Vêtu d'une livrée brune et grise, à peine égayée par une cravate noire et blanche et un liséré jaunâtre sur l'aile, le moineau, avec ses façons vulgaires, son cri piaillard et monotone, ne paye certes pas de mine, mais il est de ceux qu'il ne faut pas juger sur l'habit. Il est comme ces laiderons qui deviennent séduisants à force de physionomie. Son charme est dans la spirituelle vivacité de ses yeux couleur noisette, dans la prestesse de son sautille-ment, les jeux de sa frimousse espiègle, les gentils dodelinements de sa tête ébouriffée. A Paris, le moineau est dans son vrai milieu : on l'aime, il se sent aimé ; il s'imprègne de tous les défauts et de toutes les qualités de la population au milieu de laquelle il vit familièrement. Amoureux du tapage de la voie publique, ami des foules, le moineau a pris, au gamin de Paris, le goût de la flânerie et du vagabondage dans la rue. Il est peu casanier. Son frère, le moineau campagnard, se construit un véritable nid sur un arbre ; le moineau parisien niche un peu à la bonne aventure, dans un trou de muraille, sur le chéneau d'un toit, derrière une persienne. Il y empile à la hâte, et sans souci des règles de l'art, quelques chiffons, des brins de paille ou de foin, le strict nécessaire. Il ne s'accommode guère au logis. Le bruit de la rue l'attire. Zeste ! à peine emplumés, voilà les jeunes moineillons volêtant et se colletant sur le pavé. Il n'est pas rare, aux Tuileries ou au Luxembourg, de rencontrer, au détour d'une allée, un père moineau en train de donner la becquée à ses petits, qui le suivent, sautillant, pépant et ouvrant démesurément un large bec jaune.

Encore que peu confortable, le nid du moineau parisien ne chôme pas, cependant. A peine une couvée a-t-elle délogé qu'une autre la remplace. La femelle du moineau a une fécondité de mère Gigogne. De mai à septembre, chaque couple a au moins trois pontes. C'est là le secret de la multiplication de ces malins oiseaux qui, à la campagne, font le désespoir du cultivateur ou du jardinier. A Paris, où les treilles et les aspiers sont rares, leur humeur pillarde ne leur attire pas la réprobation publique ; au contraire, la population se charge de l'encourager et de l'entretenir. Il n'est guère de Parisien qui ne nourrisse son pierrot. L'employé, n'allant à son bureau, la grisette, en courant à son atelier, s'arrêtent aux Tuileries pour émietter leur pain à des bandes de moineaux. Entre onze heures et midi, sur le rebord de presque toutes les fenêtres, des mains charitables déposent le déjeuner de ces heureux et aimables vagabonds.

O, moineaux frétilleurs et babillards ! vous êtes les hôtes choyés et gâtés de la grande ville, la gaieté et l'animation de la rue parisienne.

Effrontés et familiers,
Par milliers,
Agitant vos ailes blondes,

Vous emplissez l'air du bruit
Et du fruit
De vos amours vagabondes.

Ainsi toujours maraudant
Et pondant
Du printemps jusqu'à l'automne,
Par les jardins des faubourgs
Et les cours
Votre peuple ailé foisonne.

Dans toute la ville, la table est mise pour eux, et ils le savent bien ! Ils connaissent les endroits où les attendent les meilleures lippées, et ils y accourent à l'heure exacte. Rien de merveilleux comme la rapidité avec laquelle ils se communiquent la nouvelle d'une bonne aubaine ! Un vieux monsieur me contait que, chaque matin, après son déjeuner, il avait coutume de distribuer de la mie de pain à une vingtaine de pierrots.

Un jour, n'ayant plus de pain, il leur servit de la brioche. Les moineaux, en gens portés sur leur bouche, goûtèrent fort ce changement de menu, et il est probable qu'ils en firent part à leurs connaissances, car le lendemain, au lieu de vingt convives, il s'en présentait une soixantaine.

Qu'on aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit.

Sur un balcon de mon voisinage, on place, dans la belle saison, une cage où des serins gazouillent du matin au soir. Dès qu'autour des barreaux on a disposé la provision quotidienne de mouron frais et d'épis de millet, les moineaux, qui guettent la chose du toit d'en face, accourent en piaillant, et, sans vergogne, avec une effronterie que rien n'arrête, ils prélèvent la dime sur le millet et le mouron, tandis que les serins, indignés, protestent en poussant de petits cris, qui ne font que surexciter l'audace des maraudeurs.

En été, la vie du moineau parisien est une longue fête, une série ininterrompue de libres amours et de dîners aussi variés qu'abondants. Mais l'été ne dure pas toujours. Peu à peu, l'arrière-saison s'approche, les fraîcheurs de septembre font tomber les feuilles roussies des marronniers. Les moineaux, au flair subtil, pressentent les journées courtes et pluvieuses, les nuits froides et longues, la neige sur les toits, la boue dans les rues, les fenêtres closes, les dîners plus rares et plus chichement servis. Dans les grands arbres des squares et des jardins, on les voit se rassembler en masse et tenir bruyamment conseil. — L'hiver sera-t-il rude ? Faut-il sérieusement songer à se dépayser ? — Leur instinct leur dit que, là-bas, au delà des banlieues, il y a des champs tout frais ensemencés de bons grains, des fermes aux greniers bien approvisionnés. Les plus gourmands, les moins courageux, se décident à s'expatrier, et, tout à coup, du feuillage clairsemé des arbres, des volées de

pierrots émigrent vers les plaines de la Beauce et de la Brie.

Mais les vrais moineaux de Paris, ceux qui aiment la grande ville jusque dans ses verrues, ne bronchent pas. On les voit braver, intrépides, toutes les malchances de la saison d'hiver, se disputant les épaves de la rue jusque sous les pieds des chevaux de fiacre, et, finalement, allant heurter du bec aux fenêtres familières, qui s'entre-bâillent pour donner la pâture à ces fidèles compagnons des bons et des mauvais jours.

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie Française.

LE COUCHER

Les petits chiens et les petits chats dorment enroulés sur eux-mêmes et prennent dans le sommeil la position qu'ils avaient avant de naître.

Les bébés, quand on veut bien leur laisser prendre une position naturelle, quand ils ne sont pas emmaillottés ou entourés de couvertures, dorment aussi enroulés sur eux-mêmes.

Neuf fois sur dix, les jeunes enfants à qui on laisse le libre mouvement de leurs membres, fléchissent leurs membres inférieurs et penchent leur tête entre les bras.

Au-dessus de quatre à cinq ans, la position change. Les enfants se couchent alors sur le côté, les jambes fléchies, et se servent de leurs bras comme d'un oreiller.

Ce n'est qu'à un âge plus avancé que les enfants étendent leurs membres dans toute leur longueur pour dormir.

Il y a une attitude qui est propre à l'homme dans le sommeil. C'est le decubitus sur le dos. Aucun animal ne prend de lui-même cette position pour dormir. Nous connaissons toutes les conséquences désagréables de cette attitude, rêves pénibles, cauchemars, etc., etc.

Le decubitus latéral est la meilleure position ; les uns préfèrent le côté droit, les autres le côté gauche ; affaire de goût et aussi d'estomac.

—Ce sont des habileurs, des vantards, disait-on en parlant de certains Méridionaux.

—Mais non, messieurs, dit notre ami Cadet, ce sont tout simplement des malheureux qui ont tant, tant de mémoire, qu'ils se souviennent de choses qui ne sont jamais arrivées.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1

Veillez découper le bulletin suivant après l'avoir rempli, et nous le renvoyer avec
Une piastre, et vous recevrez l'ALBUM UNIVERSEL pendant quatre mois.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'envoyer l'ALBUM UNIVERSEL
pour quatre mois. Vous trouverez une piastre
dans cette lettre. Et adressez-moi le journal,
comme suit :

NOM.....

ADRESSE.....

UN PRÉSENT ENCOMBRANT



Tigre vivant offert en hommage par un prince hindou au vice-roi des Indes, à l'occasion du Durbar de Delhi.

LE CAPITAINE ROSKOFF

Il existait encore, à Saint-Malo, il y a quelques années, des vieillards ayant connu dans leur jeunesse le capitaine Roskoff, le dernier survivant des anciens corsaires. La mort, qu'il avait bravée tant de fois en face, semblait l'avoir oublié. Le capitaine Roskoff avait une physionomie énergique, et ses manières étaient distinguées, malgré la rudesse de son ancien métier. Le fond de son caractère était taciturne; il se livrait rarement, et l'on eût dit qu'un secret était enfoui dans son cœur comme un polype au fond de l'Océan. Les jeunes gens qui le fréquentaient, à l'heure où il venait faire, chaque soir, sa partie au café, n'avaient pas encore réussi à découvrir ce secret, lorsque l'un d'eux s'avisait un jour de lui dire :

—Avez-vous aimé, capitaine, et croyez-vous à la durée éternelle de l'amour ?

—Je n'y crois pas, répliqua-t-il brusquement, et j'ai de bonnes raisons pour cela.

—Contez-nous ces raisons ! s'écria-t-on de toutes parts, et chacun s'approcha de lui, en prévision d'un de ces dramatiques récits qu'il tenait en réserve.

—Écoutez-moi donc, dit gravement le capitaine Roskoff, après avoir absorbé un verre de rhum, comme pour se donner du cœur. Il y a une fatale histoire d'amour dans mes souvenirs. J'ai survécu, et de quelle façon, hélas ! à la perte d'une femme que j'adorais. J'ai tenté depuis d'oublier en me livrant aux plaisirs, mais c'est vainement que j'ai cherché à m'étourdir. Un affreux spectacle était toujours présent sous mes yeux, et il me semble que je le vois encore en ce moment...

Je me promenais un jour sur le marché de Constantinople... On y amena une jeune Grecque d'une merveilleuse beauté, elle avait seize ans au plus. Figurez-vous la perfection de la Vénus de Praxitèle. J'achetai cette adorable enfant, et bientôt j'en devins éperdument amoureux. Sa famille tout entière avait été massacrée par les Turcs, dans un petit village de la côte; elle reporta sur moi toutes ses affections. Je savais le grec, je lui parlai sa langue. Elle m'aima autant que je l'aimai, et ce fut pendant quelque temps une vie de délices.

"Elle eût désiré se retirer en paix avec moi dans quelque île de la Méditerranée. Cela ne nous fut pas possible. Je commandais un bâti-

ment monté par des hommes appartenant à toutes les nations.

"C'étaient, je l'avoue, de francs pirates, toujours prêts à quelque coup de main. On me connaissait, comme Surcouf, dans la mer des Indes. Poussé par l'espoir d'un riche butin qui me permit de prodiguer à mon amie toutes les jouissances du luxe asiatique, je repris la mer. Elle voulut m'accompagner, je cédai à son désir; nous fîmes voile vers Pondichéry.

"La traversée fut heureuse d'abord! Le vaisseau était bon marcheur, nous nous emparâmes d'un négrier, après quelques heures de combat. Une bonne affaire, en somme! mais je fus grièvement blessé. Ma guérison ne tarda pas, grâce aux soins de ma dévouée compagne. Bientôt les chaleurs des tropiques la firent tomber malade elle-même. Je ne quittai pas son chevet.

"Notre navire courait sur la foi d'un jeune lieutenant qui, ne connaissant pas les mers où nous naviguions, nous laissa dériver sur les récifs. Une nuit, nous allâmes donner sur un banc de corail. Le vaisseau menaçait de se briser à tout instant. Lorsque le jour parut, j'aperçus, non loin, un îlot qui pouvait nous servir de refuge. Je donnai l'ordre de détacher la chaloupe et de débarquer tout à tour dans cette île les hommes et les provisions, que l'eau commençait à envahir.

"Ce débarquement dura tout le jour. Je restai le dernier sur le navire, selon le devoir du capitaine, puis je pris ma compagne dans mes bras, et je m'apprêtais à passer avec elle, lorsqu'une violente rafale écarta la chaloupe. Le vaisseau, emporté par la bourrasque, prit le large avec une vitesse vertigineuse.

"Je perdais de vue mes compagnons, et je restai seul sur le navire à moitié désemparé, avec cette enfant malade sur les bras. J'allai l'installer dans ma cabine pour qu'elle prit un peu de repos, lorsqu'elle me demanda à manger.

"Je pensai alors, non sans frémir, que toutes nos provisions avaient été débarquées. Il ne restait dans mon armoire que quelques biscuits secs, ainsi que quelques bouteilles de rhum et une bouteille d'eau; je lui offris un biscuit trempé dans un peu d'eau. Elle comprit aussitôt notre détresse, et me proposa de se précipiter dans la mer avec moi, après que nous nous serions fortement liés l'un à l'autre, afin d'en finir plus vite.

"J'avais, dans le fond du cœur, cette lueur d'espérance qui n'abau-

donne jamais les marins, je la dissuadai de son projet. Nous passâmes encore tout un jour dans ces cruelles transes. Je ne touchai pas, cela va sans dire, aux biscuits, son unique nourriture; mais, le lendemain, le dernier morceau était consommé.

"Mon amie pressentit les tiraillements de la faim; elle ne pût y résister, vu son état de faiblesse, et, le soir même, elle expira dans mes bras. Vous exprimer quel fut mon désespoir serait au-dessus de mes forces. Il me parut odieux de jeter son corps à la mer, pour qu'il devint la proie des requins qui suivaient le vaisseau.

"Je résolus de le garder auprès de moi, jusqu'à ce que la mort vint me saisir à mon tour. Ma robuste constitution et le rhum que je buvais de temps à autre me soutinrent encore quelques heures; mais bientôt un vif appétit s'empara de moi, je fouillai le navire du haut en bas; je ne trouvai qu'un peu de beurre salé, qui ne pouvait me servir à préparer aucun mets en ce cruel moment.

"Je compris que mon heure était venue. J'allai m'asseoir auprès de ma chère morte, attendant l'instant suprême. Alors la faim cria plus fort dans mes entrailles, et une idée fixe envahit soudain mon cerveau.

"Ce corps si frais, si beau, cette chair ravissante, colorée encore par les derniers reflets de la vie, comme la neige des montagnes au coucher du soleil, tout cela me montait à la tête, me grisait, et je sentais rugir en moi une bête fauve. Je voulus résister à cette suggestion, et je tentai de me tuer; je n'en eus ni la force ni le courage. Apercevant alors une bouteille de rhum, je la vidai d'un trait, machinalement.

"Que se passa-t-il à partir de ce moment? J'ignore aujourd'hui encore les détails de ce drame lamentable, mais, quand je revins à la raison, je vis avec horreur que ce corps, que quelques instants auparavant je n'avais pas voulu livrer aux requins, je l'avais en partie dévoré!... Le vaisseau acheva de s'engloutir. Emporté par les vagues, je me cramponnai à des débris de mâture. Des oiseaux de proie tournoyaient au-dessus de ma tête, attendant mon dernier souffle.

"Des requins m'effleuraient, en passant, et me piquaient de leurs nageoires. L'un d'eux, plus vorace que les autres, avala des débris humains qui flottaient auprès de moi.

"C'était le corps en lambeaux de ma pauvre amie, qui, morte, me sauvait de nouveau la vie. Peu de

temps après, je fus recueilli, presque évanoui, par des pêcheurs d'une petite île, au bord de laquelle m'avaient porté les courants.

"Mille tonnerres! s'écria le capitaine Roskoff après une pause, voilà donc quelle est la lâcheté humaine! Moi qui, devant les autres, me suis battu si vaillamment, qui ai affronté tant de coups de sabre et de fusil, enflammé par l'idée de la victoire, par l'amour-propre du chef, par le désir du pillage; moi, le capitaine Roskoff, dont le nom a fait trembler la Compagnie des Indes, j'ai frissonné devant une mort solitaire au milieu de l'Océan; moi, le plus amoureux des hommes, je me suis repu de la chair de ma bien-aimée, et j'ai sucé son sang, comme un vampire. J'ai eu la barbarie de déchirer avec mes dents cette peau si fine, dont mes lèvres caressantes redoutaient d'effleurer l'épiderme.

"Vous comprenez, maintenant, ajouta le capitaine Roskoff, en buvant une nouvelle rasade, pourquoi je ne crois plus à la durée éternelle de l'amour !

HIPPOLYTE LUCAS.

Un enfant, entendant parler d'ouvrages posthumes, demanda ce que cela voulait dire :

"Mon fils, répondit le père, un ouvrage posthume est un livre qu'un auteur publie après sa mort."

GRATIS
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

PERE KENIG'S
TOURNEMENT NERVEUX
KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

TOUR DE COU EN FOURRURE GRATIS

Douce, chaud, noir lustré 3 pieds et 6 pouces de longueur, 5 pouces de largeur, fait de peaux choisies, très fourrées, avec 6 belles queues noir et fourrées. Une élégante et magnifique fourrure donnée pour la vente à 10c. chacun de seulement 15 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs : œillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend comme cela. Écrivez nous une carte postale aujourd'hui et nous enverrons vos paquets franco. L. Laroche, Montréal, dit : "Votre parfum est si d'ex que je le ai vendu en la recevoir." The Rose Perfume Co., Boite 1979 Toronto

FILLETTES CETTE POUPEE EST POUR VOUS

Elle ne vous coûtera pas un sou. Aussi jolie que dans la vignette. Vous l'aimerez en la voyant. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allégres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chics petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher. En la recevant vous trouverez que c'est la plus belle poupée que vous ayez jamais vue. Nous l'offrons gratuitement à la personne qui vendra à 10c. chacun de seulement 12 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs : œillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Rien ne se vend comme cela. Envoyez une Carte Postale aujourd'hui et nous enverrons votre parfum franco.

THE ROSE PERFUME CO., BOITE 1978 TORONTO, Ontario.

BISQUE DOLL